



L'ESPAGNE  
D'IRUN A MADRID

AVEC CARTE & PLAN





PARIS

A LA LIBRAIRIE DU PETIT JOURNAL  
21, boulevard Montmartre, 21

—  
1865

Traduction & reproduction réservées





L'ESPAGNE

D'IRUN A MADRID



---

Paris. — Typographie Alcan-Lévy, boul. Pigalle, 50

---



M. 70159  
F. 74112

ATV  
31294

# L'ESPAGNE

D'IRUN A MADRID



PARIS

A LA LIBRAIRIE DU PETIT JOURNAL  
21, boulevard Montmartre, 21

—  
1865



## ESSAI HISTORIQUE

---

Les Ibères, venus sans doute de l'Asie, sont les premiers habitants de la Péninsule dont l'histoire fasse mention. Troublés dans leurs possessions par les Celtes, ils durent, après des luttes infructueuses, partager avec eux. Les premiers possesseurs furent refoulés au sud et à l'est, tandis que les Celtes s'établissaient au nord et à l'ouest. Il se fit naturellement un mélange des deux peuples au point de jonction, et la race qu'il produisit s'appela Celtibère.



Enfin, les Phéniciens vinrent y établir leurs comptoirs. Les Carthaginois y avaient leur arsenal ; c'est des montagnes de Guipuscoa et d'Alava, si abondantes en métaux, surtout en fer, qu'ils tiraient leurs armes. Ces richesses devaient exciter la convoitise des Romains. Aussi, tandis qu'Annibal portait la guerre en Italie, Scipion passait en Espagne et chassait les Carthaginois de la Péninsule. Mais les Romains durent soutenir de longues et terribles luttes avec les vieilles tribus celtibériennes ; enfin, la chute de Sagunte et celle de Numance décidèrent la soumission des trois quarts de la Péninsule, qui cependant ne fut déclarée tributaire de l'empire romain qu'à l'avènement d'Octave au trône impérial. A partir de cette époque, l'histoire de l'Espagne se fond avec celle de Rome.

L'Ibérie fut divisée par ses nouveaux maîtres en deux parties : l'une formant l'Espagne ultérieure, et l'autre l'Espagne citérieure, séparées l'une de l'autre par le cours de l'Ebre.



Sous les premiers empereurs, la rapacité des préteurs et des proconsuls, jointe aux taxes exorbitantes imposées par les souverains, réduisirent le peuple au désespoir. En vain chercha-t-il par des révoltes à secouer le joug ; il dut subir l'oppression jusqu'au moment où l'empereur Trajan, après lui Adrien, et enfin Marc-Aurèle, espagnols tous trois, rendirent à leur patrie le repos et aussi quelque splendeur. Par leurs soins, des monuments et des aqueducs s'élevèrent de toutes parts.

L'Espagne reçut une des premières les lumières de l'Évangile que lui apporta saint Jacques le Majeur, et après lui saint Paul, qui continua à répandre les semences de la nouvelle doctrine chez les peuples idolâtres de l'Est et du Midi.

Cependant, la puissance de Rome allait décroissant sans cesse ; les luttes intérieures résultant de l'ambition et de l'incapacité de ses maîtres régnaient partout, l'anarchie était à son comble et le patriotisme éteint.



Pendant ce temps, un grand mouvement se faisait dans le Nord ; des hordes sauvages venues des forêts de la Germanie franchissaient le Rhin et se répandaient, comme un torrent dévastateur, dans les riches plaines de la Gaule ; Là, ne devait pas s'arrêter l'invasion. Leur esprit inquiet et avide leur montrait au-delà des Pyrénées un pays jusqu'alors à l'abri des ravages. Les Vandales, grâce à la trahison de Gérontius, général romain, à qui était confiée la défense de cette frontière, franchirent sans difficulté ces boulevards de l'Espagne ; les Suèves et les Alains les y suivirent, et aussitôt toute la Péninsule fut infestée par l'incursion des barbares, qui pillèrent et brûlèrent villes et villages ; après deux ans de ravages, ils s'établirent dans le pays qu'ils avaient dévasté. Les Vandales, au contraire, obéissant à leurs mœurs nomades et à leurs habitudes belliqueuses, quittèrent l'Andalousie où ils s'étaient fixés, et allèrent, sous les ordres de leur chef Genséric, fonder un puissant empire sur le sol africain.



De son côté, Théodoric, qui se trouvait à l'étrémité dans les provinces méridionales de France, franchit les Pyrénées à la tête d'une nombreuse armée, défit les Suèves, mit fin à leur empire en Espagne, et la nation reconnut la domination des Wisigoths.

Plus avancés que la plupart des autres peuples barbares dans les voies de la civilisation, et connaissant d'ailleurs depuis longtemps les mœurs et les institutions romaines, possédant la même religion, les Goths s'unirent promptement avec les vaincus par des alliances réciproques et une législation commune. En peu de temps, les barbares du Nord se confondirent avec les romains policés, et ne formèrent plus qu'un seul peuple, dès que Recared, abjurant l'hérésie arienne, déclara la foi catholique religion de l'Etat (8 Mai 589).

La couronne, qui était élective chez ce peuple fier et indépendant, devait être, à leurs yeux, le prix de la bravoure, de l'habileté et de la vertu.



Mais ce mode d'élection, nourrissant l'ambition active et inquiète des grands, puisque tous pouvaient aspirer à la couronne, amena la dissolution des mœurs et amortit le courage militaire de ces vieilles tribus scandinaves. Les insurrections succédant aux insurrections, l'anarchie régnant partout, la chute de la monarchie devenait imminente ; lorsque les fils de Witiza, éloignés du trône par Rodrich, appelèrent les Arabes en Espagne pour se venger d'avoir été privés de ce qu'ils appelaient l'héritage de leur père. Ils furent secondés par le comte Julien, gouverneur de Ceuta, qui, si on en croit la tradition, ayant à venger l'honneur de sa fille outragée par Rodrich, sacrifia à sa haine sa foi et l'indépendance de sa patrie.

Un peuple nouveau venait de surgir. Un culte qui devait changer la face du monde prenait naissance en Orient, ce berceau de toutes les grandes religions.

Les anciens nomades de l'Arabie, composés de tribus éparses, partageant leur temps entre



la culture de la terre et le soin des troupeaux, s'enflammèrent à la prédiction d'une loi nouvelle, dont le premier principe était le prosélytisme par la force. Mahomet, fils d'Abdallah, s'annonça comme prophète du vrai Dieu, et leur promit en son nom la conquête du monde. Les plus rapides et brillants succès semblèrent justifier sa prophétie. Après avoir soumis de vastes contrées en Asie, ils traversèrent comme un ouragan les déserts de la Lybie, sommèrent les Berbères de se rendre, et poussèrent leur course jusqu'aux frontières de l'Espagne ; les riches plaines de l'Andalousie leur étaient offertes, ils n'hésitèrent pas. Un débarquement considérable s'opéra sous les ordres de Tarick, au pied du mont Calpé. En vain Rodrich accourut-il au secours du Midi ; après plusieurs jours de combat sur les bords du Guadalete, Rodrich disparut dans la mêlée ; ses troupes perdirent courage, et c'en fut fait de la monarchie gothique qui avait duré trois siècles.

Les Arabes poursuivirent leur marche victo



rieuse, soumirent Xérès, Cordoue, Malaga, Elvira, et bientôt Tolède vit se déployer l'étendard du prophète sur le palais des rois Goths. En moins d'un an, la Péninsule fut soumise au joug musulman.

Cependant quelques chrétiens, abandonnant leurs biens pour sauver leur foi, se réfugient dans les montagnes des Asturies et de la Cantabrie, sous les ordres de Pélage. Attaqués dans leurs forteresses naturelles par les Musulmans, les valeureux enfants des Goths sortent de la caverne qui leur sert de refuge, et, à l'exemple de leur chef, ils s'élancent sur les cimes de la montagne d'Ausaba, arrachent d'énormes quartiers de rochers qu'ils font rouler dans la vallée ; les infidèles essayent en vain de se replier en tumulte, le défilé trop étroit ne leur laisse aucun moyen de s'échapper. Il ne leur reste même pas un soldat pour porter à Cordoue la nouvelle de leur défaite.

Pélage est proclamé roi des Asturies ; en moins d'un siècle, le royaume s'agrandit des



provinces de Galice et de Léon. Ces progrès sont surtout l'ouvrage d'Alphonse le Catholique. Enfin, les comtes de Castille, feudataires du royaume de Léon, se révoltent, et le comté de Castille est érigé en royaume l'an 1031. A la même époque, le royaume d'Aragon prend naissance.

C'est de ces deux petits Etats que sortira la grandeur de la nation espagnole.

Ferdinand I<sup>er</sup>, célèbre dans les annales Castillanes, autant par les efforts qu'il fit pour améliorer la législation et la police, que par les exploits du fameux Rodrigue Diaz de Vivar, surnommé le *Cid*, qui vécut sous son règne, se délivra par la trahison et l'assassinat de son frère et de son beau-frère, et réunit ainsi les royaumes d'Aragon et de Navarre à celui de Castille. La loi de primogéniture n'existant pas, le partage des états entre les enfants que laissait le souverain à sa mort était la source naturelle des discordes qui, si longtemps, ensanglantèrent la monarchie.



En 1352, l'Espagne chrétienne gémissait sous la tyrannie de quatre princes.

Pierre le Cruel était le fléau de la Castille, Pierre IV de l'Aragon, Pierre I<sup>er</sup> du Portugal, et Charles II le Mauvais faisait le malheur de son royaume de Navarre.

Les sanglants démêlés de Pierre le Cruel avec Henri de Transtamare, son frère, que soutenaient les armes de Duguesclin, divisaient le royaume en deux camps. Le célèbre Prince Noir vient en Espagne pour y maintenir la cause de Pierre le Cruel, qui est allé jusqu'en Guienne solliciter sa protection. Vainqueur à Navarette, le premier soin de Pierre est de faire dresser des échafauds dans toutes les villes ; son allié, indigné de sa cruauté, abandonne sa cause. Henri reprend bientôt tous ses avantages, et le roi de Castille, assiégé dans le château de Montiel, cherche quelque moyen d'évasion ; il tombe dans un piège que lui a tendu son ennemi. Arrivé dans la tente d'Henri, une lutte féroce s'engage entre les deux frères, et bientôt Pierre tombe frappé de plu-



sieurs coups de poignard. Cette mort tragique du monarque Castillan a jeté quelque ombre sur la mémoire du grand connétable de France.

Les états de Castille s'empressèrent de baiser la main de leur libérateur, et oublièrent à la fois l'irrégularité de sa naissance, son fratricide et son usurpation ; des vertus réelles, d'ailleurs, le rendaient digne du trône.

La minorité de la plupart des princes, ses successeurs, l'incapacité ou la faiblesse des autres laissa le royaume en proie aux guerres civiles qui semblaient l'élément de cette fière et turbulente noblesse Castillane, assez audacieuse dans sa rébellion pour déposer solennellement en effigie le roi Henri IV en 1465.

Depuis longtemps déjà le mahométisme avait perdu son ressort moral et l'enthousiasme des conquérants s'était éteint au sein d'une trop grande opulence, tandis que la chevalerie qui avait pris naissance au moyen-âge avait ranimé, au contraire, toutes les croyances généreuses des chrétiens.



Ces attaques constantes affaiblirent la puissance musulmane qui alla décroissant sans cesse, jusqu'au moment où Ferdinand X d'Aragon épousa Isabelle, reine de Castille. C'était à eux qu'était réservée la gloire de renverser le dernier rempart des Maures en Espagne. Pendant que le trône de Grenade s'écroulait, après une guerre de huit ans (1492), Christophe Colomb découvrait un nouveau monde dont il prenait possession au nom des rois catholiques.

Jeanne, leur fille, épouse Philippe, archiduc d'Autriche. Cette union réunit sur la tête de leur fils Charles-Quint les couronnes d'Allemagne, des Pays-Bas, d'une partie de l'Italie, de l'Espagne et des Indes. On voit donc ce jeune prince occuper pendant quarante-neuf ans la scène politique, soit comme héros principal, soit comme moteur secondaire; les affaires de l'Espagne se trouvant mêlées à celles de l'Europe entière, telles que le schisme de Luther dans ses états d'Allemagne, le soulèvement des com-



munes de Castille, sa longue rivalité avec François I<sup>er</sup>, le succès de ses armes à Pavie, l'agrandissement des conquêtes de l'Amérique par Pizzare et Cortez. Au milieu de tant de succès, de tant de grandeur, il abdique en faveur de son fils Philippe, pour aller finir ses jours au monastère de Saint-Just. Ce grand prince, qui alliait aux qualités du cœur celles de l'esprit, s'occupa sans relâche du bonheur de ses sujets ; ses seules fautes furent ses rigueurs à réprimer chez ses peuples toute tendance aux libertés civiles ou religieuses.

Son fils Philippe II poursuivit avec la même inflexibilité et plus de sévérité encore les ennemis de la foi ; avec lui, les bûchers s'allumèrent de toutes parts. La puissance de l'Inquisition se développa avec une effroyable énergie ; bientôt, ce tribunal se rendit indépendant du roi et de Rome même. Le clergé, jadis si puissant, trembla à son tour ; la nation se démoralisa, la crainte fut dans tous les esprits, et un nombre considérable de citoyens quitta le royaume déjà



si dépeuplé par les émigrations, qu'excitait l'or du nouveau-monde.

La vaste intelligence de Philippe ne put pas plus que la profondeur de ses calculs arrêter le mal qui déjà commençait à germer. Les succès de saint Quentin et de Lepante ne suffirent point à effacer les pertes considérables éprouvées dans les Pays-Bas et le désastre de la flotte *l'Invincible Armada*, envoyée pour punir Élisabeth des secours que l'Angleterre avait fournis aux révoltés.

La monarchie espagnole, qui depuis un siècle avait pesé sur le continent de tout le poids de ses armes et de ses trésors, sortit déjà affaiblie des mains de ce rigide maître, pour tomber entre celles d'un prince sans énergie dominé par des ministres intrigants et inhabiles à tenir les rênes de l'État.

Philippe III dut augmenter les impôts déjà si lourds sous les règnes précédents. Les bras manquaient pour cultiver les vastes plaines jadis si fertiles, les manufactures furent abandonnées,



le commerce anéanti; enfin la populeuse et riche Espagne tomba en peu d'années dans un état d'épuisement complet. Philippe signa la paix avec tous les anciens ennemis de l'Espagne, le traité de La Haye consacra l'indépendance de la Hollande et l'infant Philippe épousa Élisabeth fille de Henri IV, tandis que Anne d'Autriche était mariée à Louis XIII.

Enfin, l'acte impolitique de l'expulsion des maures restés dans la Péninsule, porta le dernier coup à l'agriculture et à la population du midi de l'Espagne.

Philippe IV était tout-à-fait incapable de guérir les plaies de l'État; son ministre le comte d'Olivarès, ayant entièrement subjugué l'esprit du jeune roi, l'entretint dans une voluptueuse mollesse qui laissait libre carrière à son ambition.

L'Espagne se vit enlever : le Roussillon, la Jamaïque, la plus grande partie des Pays-Bas sans presque s'en apercevoir, Enfin elle perdit le Portugal; la cour fut informée de la tenta-



tive du duc de Bragance en même temps que de son succès. « Sire, dit Olivarès à Philippe, « *le duc de Bretagne a eu la folie de se faire couronner roi de Portugal : son imprudence vous vaudra une confiscation de douze millions.* » L'indolent monarque répondit sans s'émouvoir : « *Il faudra y mettre ordre.* »

L'infanterie espagnole, réputée la première du monde, se fait battre à Veillane, par le duc de Montmorency ; mais elle se réveille sous les ordres de Charles duc de Lorraine et de Jean de Vert ; la Champagne et la Picardie sont dévastées, la Somme est franchie, Paris est menacé pour la seconde fois par les Espagnols, qui ne savent point profiter de cet éclair de fortune, et le duc d'Enghien, depuis le grand Condé, porte le coup mortel aux légions espagnoles dans les plaines de Rocroy.

Cependant la paix se signe et le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse en est le prix, mais à la condition bien stipulée de renoncer à ses droits au trône d'Espagne, sur



lequel monte en 1665 Charles II, enfant de quatre ans. Il n'était pas probable que les affaires s'améliorassent entre les mains de la régente Marie Anne et du jésuite Nitard, son confesseur. Don Juan d'Autriche, fils naturel du feu roi et chef d'un parti puissant, exigea l'éloignement du favori ; Nitard fut envoyé à Rome en qualité d'ambassadeur. Le confesseur ne tarda pas à être remplacé dans les faveurs de la reine par Don Fernand de Valenzuela, ancien page du duc de l'Infantado. Nommé grand écuyer, il obtint bientôt le titre de *grand d'Espagne*, au scandale de toute la noblesse qui cria au sacrilège. Tandis que Valenzuela tâchait de se faire pardonner son élévation en amusant le peuple de Madrid par des fêtes continuelles, les corsaires Morgan et Monbars dévastaient les possessions d'Amérique. La France prenait la Franche-Comté et étendait ses conquêtes jusqu'en Sicile, où Louis XIV était proclamé roi dans Messine.

Charles II, qui avait pris les rênes du gouvernement dès qu'il eut atteint sa quinzième année,



ne tarda pas à rappeler son frère naturel et le nomma premier ministre. L'administration de Don Juan ne fut pas moins déplorable que celle de la régente ; plus occupé de se faire des partisans et de les enrichir, que de s'opposer aux progrès de Louis, il laissa le monarque français s'emparer de Valenciennes, Cambrai et Saint-Omer ; Ypres et Gand furent assiégés avec succès ; mais la plupart de ces places furent rendues au traité de Nimègue, dont la condition la plus impopulaire fut le mariage du jeune roi d'Espagne avec la princesse Louise, fille du duc d'Orléans. Don Juan ne vécut pas assez pour assister à cette union.

L'Espagne achevait de subir toutes les épreuves de la plus cruelle détresse financière. Des variations arbitraires dans la valeur de l'argent, des réglemens ruineux pour le commerce, amenèrent la nation à l'insolvabilité.

Marie Louise de France étant morte en 1689, Charles épousa une princesse de la maison d'Autriche.



La France continuait à épuiser la malheureuse Espagne. En 1691, Urgel est prise par le duc de Noailles ; Barcelone et Alicante sont bombardées deux ans plus tard. Palmas et Rosas capitulent. Hostalric et Gerona sont réduites, enfin, Barcelone tombe au pouvoir du duc de Vendôme. L'Espagne tremble sur ses frontières les plus reculées. Quant à la paix de Ryswich, en 1697, Louis XIV lui rend toutes ces conquêtes, elle est étonnée de tant de magnanimité sans pouvoir en deviner la cause.

Charles II n'avait pas d'enfant ; accablé d'infirmités précoces, sa santé s'altérait de manière à faire craindre une fin prochaine.

Toute l'Europe tenait donc les yeux ouverts sur cette succession. A sa mort, trois prétendants aspiraient au trône, presque à droits égaux. D'une part, le Dauphin de France, comme fils de Marie-Thérèse, fille aînée de Philippe IV ; l'empereur Léopold, qui non-seulement descendait de Ferdinand, frère de Charles-Quint, mais encore était fils de la fille de Philippe III.



Enfin, l'Électeur de Bavière, petit-fils de Philippe IV par l'infante Marguerite, sa mère.

Charles, comme descendant et allié de la maison d'Autriche, était assez disposé à soutenir les droits de son parent l'archiduc. Cette prédilection était naturellement appuyée par la reine et la plupart des courtisans, lorsque le secret d'un traité de partage proposé par le roi d'Angleterre transpira, et excita l'indignation de la nation espagnole. L'apathique Charles s'en émut, et pour déjouer tous les projets, il fit aussitôt son testament en faveur du prince de Bavière ; mais la mort prématurée de cet enfant vint tout-à-coup remettre l'avenir à la discrétion du plus habile.

Le roi de France, qui depuis longtemps déjà avait préparé les voies en envoyant à Madrid le comte d'Harcourt, dont le zèle et l'adresse devaient tout disposer pour le succès de ses plans, était encore soutenu par le cardinal Portocarrero, archevêque de Tolède, homme d'un génie supérieur et admirablement façonné



aux intrigues de cour. Le cardinal exerça son crédit sur une assemblée de jurisconsultes, qu'il fit déclarer en faveur du prince français. Le pape Innocent XII, consulté, sanctionna cette décision. Enfin, on acheva de fixer les irrésolutions du faible et religieux monarque, en le menaçant de la responsabilité du sang que coûterait à son peuple la guerre civile qui devenait inévitable, si la mort le surprenait dans un semblable état de choses. Après un long et cruel combat, il signa le testament, qui appelait au trône le duc d'Anjou, petit-fils de Marie-Thérèse. Ainsi, d'un trait de plume, la maison de France eut la monarchie espagnole. Le faible Charles expira un mois après.

Dès que la nouvelle fut parvenue à Paris, le roi de France assembla son conseil; la couronne fut acceptée, et le jeune prince couronné roi d'Espagne, le 19 novembre 1700. En arrivant dans son royaume, Philippe reçut de ses sujets tous les témoignages d'affection qu'il pouvait souhaiter; la gravité de son maintien,



ses principes sévères, ses sentiments religieux devaient plaire aux Espagnols ; cependant, ces qualités plutôt passives qu'actives, n'étaient point suffisantes pour donner l'impulsion.

L'Europe parut d'abord comme dans l'engourdissement de la surprise, quand elle vit la monarchie d'Espagne soumise à la France dont elle avait été pendant trois cents ans la rivale ; mais elle se réveilla bientôt, et, dès la première année, eut lieu entre l'Empire, l'Angleterre et la Hollande, contre Louis XIV et son petit-fils, cette ligue qui mit la France à deux doigts de sa perte.

Après de nombreuses alternatives de succès et de revers, tant en Allemagne que dans les Pays-Bas et en Italie, l'archiduc Charles pénétra deux fois jusqu'à Madrid, où il se fit proclamer roi, Philippe ayant dû quitter sa capitale. Les malheurs du prince français paraissaient au comble ; mais l'adversité éveille en lui une énergie qu'on n'avait point encore soupçonnée ; secondé par Berwick, il chasse l'archi-



duc de la capitale et le poursuit jusqu'aux frontières de Murcie. En 1707, la célèbre bataille d'Almanza, remportée sur le prince Charles, immortalise Berwich, tandis que, de son côté, le duc d'Orléans réduit les provinces révoltées de Valence et d'Aragon. Enfin, Vendôme fixe la destinée des Bourbons en Espagne, dans la journée de Villaviciosa. En 1714, la paix se signe entre toutes les puissances.

Pendant que les peuples versaient ainsi leur sang pour savoir quel serait leur maître, la cour était le foyer de misérables intrigues, dont la fameuse princesse des Ursins était l'âme. Camerera-major de la jeune reine, elle acquit sur son esprit, et par suite sur celui du roi, un empire absolu qui ne fut détruit que par sa créature le cardinal Albéroni, prêtre aux vues ambitieuses, et qui ne manquait pour les réaliser ni de talent, ni d'énergie. Il lui suggéra, de faire épouser à Philippe, veuf de la princesse de Savoie, Elisabeth Farnèse, fille du duc de Parme, qu'il lui représenta comme une enfant



timide, sans courage et sans talent. Bientôt, mieux informée sur le caractère d'Elisabeth, la princesse des Ursins voulut faire rompre le mariage, mais il n'était plus temps. Dès son entrée en Espagne, la jeune reine exigea le renvoi de l'artificieuse princesse.

Albéroni, chargé du ministère, tenta de rétablir la domination espagnole en Italie; le succès des armes ne répondit pas à ses espérances, et Philippe, fatigué de la guerre et de son ministre, qui l'avait allumée, sacrifia Albéroni au désir de la paix.

A mesure que l'incurie ministérielle accroissait de règne en règne les causes de l'affaiblissement de la monarchie, l'inquisition devenait chaque jour plus puissante, et lorsque les souverains ouvrirent enfin les yeux et voulurent s'opposer aux empiétements de ce pouvoir théocratique, le mal était sans remède. Les auto-da-fé se continuèrent. Tout à coup, Philippe, fatigué du poids de la couronne, abdiqua en faveur du prince des Asturies, son fils aîné,



qui lui succéda sous le nom de Louis. Mais, la mort du prince, arrivée quelque temps après, l'obligea à reprendre le fardeau des affaires. Avec Philippe on vit revenir la politique de la reine, sans cesse occupée d'assurer un trône à ses fils. Don Carlos obtint le royaume de Naples et le traité d'Aix-la-Chapelle, signé en 1748, donna Parme, Guezilla et Plaisance à l'Infant Don Philippe, au moment même où expirait Philippe V.

Quelles qu'aient été la faiblesse et l'indolence de ce prince, sa déplorable facilité à se laisser conduire par ses deux femmes et par la princesse des Ursins, il fut regretté de la nation dont il désira toujours sincèrement le bien, et le royaume retrouva sous lui une prospérité dont il était privé depuis longtemps.

Ferdinand VI avait hérité du caractère mélancolique de son père. Il n'aimait pas la guerre qu'il accusait justement d'avoir causé les malheurs de l'Espagne, en paralysant les progrès de l'industrie; ainsi, dès qu'il fut délivré des



sollicitudes de la politique extérieure, il se livra tout entier à l'administration de ses Etats.

Les lumières et la sagesse de Caravajal, son ministre, l'aidèrent puissamment à rétablir quelque ordre dans les finances. Ferdinand respectait le roi de France comme chef de sa maison, mais il refusa fermement de se prêter au pacte de famille que la cour de Versailles préparait dès lors, et qu'elle réalisa depuis.

La mort de la reine, en 1760, fit une si profonde impression sur le cœur de ce prince, qu'il ne put, désormais, prendre sur lui de se mêler des affaires de l'État; enfin, il tomba dans une langueur malade, qui le conduisit au tombeau l'année suivante.

Comme il ne laissait pas de postérité, Don Carlos son frère fut appelé au trône d'Espagne, sous le nom de Charles III. Il laissa la couronne des Deux-Siciles à Ferdinand, son troisième fils, le second étant déclaré héritier présomptif du trône d'Espagne à l'exclusion de Philippe, qui était dans un état complet d'imbécillité.



L'audace croissante de la puissance anglaise, qui, après avoir réduit le Portugal à l'état de colonie de la Grande-Bretagne, voulait traiter en tributaire le reste de la Péninsule, obligea Charles III à signer le *Pacte de famille*, repoussé par Ferdinand. Il s'occupa du bien de son royaume. Son premier soin fut de payer les dettes de l'État, ou du moins de rétablir le crédit public, d'encourager l'agriculture et l'industrie; des canaux furent creusés, des routes formées, des manufactures s'élevèrent de toutes parts. Néanmoins, la guerre avec l'Angleterre devenait inévitable, cette puissance refusant avec dédain de rendre raison de quelques usurpations maritimes. Le Portugal fut choisi pour théâtre de la guerre. Les Anglais s'emparèrent de la Havane, et enlevèrent aux Espagnols Manille et les Philippines. La paix se signa entre les cours de France, d'Espagne et d'Angleterre, en 1763, pour être bientôt interrompue. De nouvelles insultes faites au pavillon espagnol et à ses colonies, forcèrent Charles III



à s'unir à la France dans la guerre de l'indépendance américaine, Une nouvelle paix fut signée en 1783.

Le roi d'Espagne mourut cinq ans plus tard, laissant à son fils, Charles IV, un conseiller éclairé et dévoué, dans le comte de la Florida-Blanca. Le roi, doué d'une intelligence assez nette, simple dans ses goûts, sévère dans ses mœurs, semblait promettre un heureux avenir à l'Espagne.

Lorsque les premiers symptômes de l'enfantement révolutionnaire se manifestèrent en France, l'inquiétude se répandit dans la Péninsule; le roi en fut consterné, et il fallut un motif aussi impérieux que celui de préserver l'Espagne de l'invasion étrangère, pour empêcher Charles IV de s'allier à la coalition des souverains de l'Europe contre la nouvelle République.

Il fit cependant de nobles efforts pour sauver la vie de son infortuné parent, et ce fut lui qui montra l'intérêt le plus actif pour le mal-



heureux Louis XVI. Il offrit : 1<sup>o</sup> de reconnaître le gouvernement français d'État à État, sans toucher aux affaires intérieures; 2<sup>o</sup> de s'employer comme médiateur, auprès des puissances coalisées, pour les déterminer à faire la paix; 3<sup>o</sup> de consentir même à l'abdication de Louis XVI, si elle était reconnue indispensable, et de se rendre garant de la conduite ultérieure de ce prince; 4<sup>o</sup> enfin, d'offrir des otages responsables de la foi du souverain déchu.

L'intervention fut brutalement repoussée, et le 5 mars 1793 un rapport fut présenté à la Convention, par Barrère, au nom du Comité de défense générale. Entre autres griefs, le rapporteur reprochait à l'Espagne la politique tortueuse de son dernier ministre, et une cédula du roi, du 20 juillet 1791, qui était une sorte d'arrêt de proscription contre les Français établis dans la Péninsule.

Le comte d'Aranda, qui avait succédé au comte de la Florida-Blanca, fut à son tour rem-



placé au ministère par le jeune prince de la Paix, Manuel Godoy, qui se livra à des démonstrations hostiles plus qu'impolitiques. Il tergiversa, quand la République provoqua des explications catégoriques, et laissa voir cette nullité dont il a donné tant de preuves.

La guerre fut donc déclarée, et, à la fin de 1794, les armées françaises, sous la conduite de Moncey, s'avancèrent sur Madrid par deux points différents et s'emparèrent de la fameuse place de Figuières. Après la paix de Bale, la République restitua les provinces conquises jusqu'à l'Ebre, en échange de Saint-Domingue. Un traité d'alliance offensive et défensive fut signé entre l'Espagne et le gouvernement français. La bonne intelligence subsista constamment depuis, sous le Consulat, et pendant les premières années de l'Empire, les clauses du traité ayant été exécutées, de part et d'autre, avec une entière bonne foi.

Tandis que l'Espagne s'affaiblissait chaque jour davantage, le pouvoir du prince de la Paix



allait sans cesse croissant : déjà généralissime des armées, il est nommé grand amiral et s'allie à la famille royale par son mariage avec la fille de l'Infant Don Louis.

Le duché de Parme qui avait été laissé aux princes d'Espagne, est érigé par Napoléon en royaume d'Etrurie.

Tout à coup, en 1806, au moment où Napoléon entrait en campagne contre la Prusse, le prince de la Paix met l'Espagne en mouvement et en armes contre un ennemi qu'il ne signale pas. Cette faute devint la source des malheurs de l'Espagne et de la famille de Charles IV.

Par un traité secret, signé à Fontainebleau, entre la France et l'Espagne, cette dernière s'obligeait à coopérer activement à la conquête du Portugal, où les Anglais étaient toujours à peu près les maîtres. Ce royaume devait être divisé en trois parties : la Lusitanie supérieure, la Lusitanie inférieure et les Algarves. La première était promise au roi d'Etrurie, les Algarves au prince de la Paix et la Lusitanie su-



périeure reconnaît le roi d'Espagne comme protecteur. Dès lors, le passage par l'Espagne fut ouvert aux troupes françaises, et quarante mille hommes, sous la conduite de Junot, pénétrèrent dans le royaume. C'est ainsi que Charles IV sanctionna la spoliation de ses États.

La famille royale était déchirée par les intrigues; un parti puissant, ennemi de Godoy, s'était formé autour du prince des Asturies, qu'indignait l'audace du favori et son ascendant sur l'esprit du roi. Il réclama l'entrée du conseil, dans l'espoir de contre-balancer le pouvoir illimité du ministre; on la lui refusa. Il ne vit alors de secours possibles que dans Napoléon, et songea à une alliance avec la famille impériale,

De son côté, Charles IV écrivait à l'Empereur cette lettre calomniatrice si connue, et dans laquelle il dénonce un complot odieux, formé par le prince Ferdinand, contre ses jours et ceux de la reine. Napoléon devint ainsi l'arbitre entre le père et le fils, qui ne tardèrent pas à



comprendre la faute qu'ils avaient faite, et se réconcilièrent, mais il était trop tard..... Le pays était envahi ; aussitôt un projet de fuite fut conçu ; il n'échappa pas au peuple de Madrid ; la fureur générale se tourna contre Godoy, le palais d'Aranjuez fut cerné. Le roi, effrayé, signa un acte d'abdication en faveur du prince des Asturies, qui fut reçu avec l'ivresse de la joie par ses nouveaux sujets, lorsqu'il fit son entrée dans sa capitale, le 24 mars 1808. La veille, Murat y était entré, moins en ami qu'en triomphateur, à la tête de ses bataillons ; il était suivi de près, disait-il, par Napoléon. Ferdinand, pour se concilier les bonnes grâces du monarque français, résolut d'aller au-devant de lui. Trompé par l'illusion tenace de ses conseillers, autant que par la duplicité des émissaires de l'Empereur, il s'avance jusqu'à la frontière et, enfin, entre à Bayonne où se trouvait Napoléon. Il fut bientôt rejoint dans cette ville par les autres membres de la famille royale. Les scènes les plus déplorables ont lieu entre



Charles IV, la reine et leur fils. Ferdinand est forcé de signer une renonciation à sa couronne, et, dès lors, Joseph Bonaparte est destiné au trône d'Espagne. Une *junte*, composée de cent cinquante députés espagnols, se réunit à Bayonne et procède à la reconnaissance du nouveau roi, qui n'abandonne qu'à regret son royaume de Naples où il avait déjà su se concilier l'amour de son peuple, par les efforts qu'il ne cessa de faire pour rendre le pays heureux et florissant. Le couronnement se fit le 25 juillet. Toutes les autorités, excepté le conseil de Castille et la cour des alcades, prêtèrent serment de fidélité à leur souverain.

Mais l'insurrection éclata avec fureur parmi ce peuple auquel on avait perfidement arraché ses rois légitimes; le jour de la saint Ferdinand, l'explosion se fit sur plusieurs points de l'Espagne; ce mouvement simultané donna naissance dans toutes les provinces à des juntes provinciales, dont l'autorité fut sanctionnée par l'assentiment unanime des habitants. Il n'y avait



entre elles d'autres rapports qu'une commune impulsion pour la défense de la patrie ; mais tous sentaient qu'il leur manquait un centre ; c'est alors que se forma la *Junta centrale* composée de trente-six députés de toutes les provinces. Le premier soin de cette junta fut d'organiser la défense du pays, qui manquait du matériel indispensable à la formation d'une armée ; ses efforts furent couronnés de succès, puisque, après la bataille de Baylen, gagnée par les Espagnols, sous les ordres du général Castañas, les français durent se retirer jusqu'à l'Ebre. Napoléon rentra en Espagne, et Madrid fut repris. Les troupes impériales, victorieuses sur tous les points, Napoléon se rendit à Valladolid, y attendit la nouvelle certaine du refoulement de l'armée anglaise vers la Corogne, et de l'embarquement des troupes commandées par John Moore, puis il partit rapidement pour la France. Tant de succès obtenus par les Français attirèrent des partisans à Joseph. Les municipalités voisines envoyèrent des députations



pour féliciter le roi ; le clergé ne fut pas le moins empressé. Néanmoins, Joseph faisait de vains efforts pour rendre l'ordre et la paix au royaume. Il confirma la garantie de l'indépendance nationale, l'intégrité du territoire, le maintien de la religion, la liberté des citoyens. Il promit de réunir les Cortès et de faire évacuer l'Espagne par les troupes françaises dès que l'ordre serait rétabli dans le pays. Il choisit ses ministres parmi les hommes distingués par leurs opinions. Tous les postes importants dans l'État furent occupés par des Espagnols. Les dignités militaires étaient les seules auxquelles les Français pussent aspirer.

En 1810, Joseph, dans l'espoir d'obtenir une pacification générale par un dernier succès, résolut de prévenir la junte centrale, qu'alarmait l'indifférence toujours croissante du peuple fatigué d'une lutte aussi désastreuse qu'inutile. Cordoue, Séville, Grenade, Malaga, Faën, ouvrirent successivement leurs portes au roi. La rapidité de la marche des troupes royales



avait obligé les membres de la junte centrale de se disperser pour se réfugier à Cadix ; là, elle forma une régence de cinq personnes choisies dans son sein, pour donner encore plus d'activité aux opérations administratives. L'Amérique reconnut ce gouvernement. Le duc d'Albuquerque, à la tête de dix mille hommes, aida les Espagnols à fortifier la ville et l'île de Léon. Joseph se rendit au port Sainte-Marie, en face de Cadix. Là se trouvaient réunis les notabilités et les principaux chefs du parti insurrectionnel des quatre provinces de l'Andalousie ; il leur déclara que son intention était de réunir les cortès à Grenade, et que cette assemblée aurait à délibérer sur la constitution et le choix du souverain que la junte espagnole lui présenterait, et que, si la négative était prononcée, il quitterait aussitôt l'Espagne, où il ne voulait pas régner malgré le vœu de la nation. Cette déclaration fut accueillie avec enthousiasme ; quelques députés s'offrirent pour aller parlementer avec leurs compatriotes. Partis sur de frêles



embarcations, ils furent arrêtés par les Anglais et ne purent débarquer à Cadix.

Un décret impérial, prescrivant l'établissement des gouvernements militaires dans les provinces espagnoles, vint malheureusement détruire tout le bien produit par la campagne d'Andalousie, entreprise sous les auspices du roi, qui, désespérant de réduire Cadix par des moyens de conciliation, rentra à Madrid.

La junte centrale organisa les cortès; par l'effet de ses travaux, l'élection était devenue ce qu'elle devait être, c'est-à-dire, que la nation, exclue jusque là du droit de nommer, y avait la plus grande part, et, pour la première fois, l'Amérique y eut ses représentants.

L'installation des cortès générales et extraordinaires se fit le 24 septembre 1810, sous les canons de l'ennemi. Les députés furent accueillis par les acclamations enthousiastes de l'armée et des populations accourues de Cadix et de tous les points voisins, car la nation pres-



sentait que cette organisation portait en elle le salut de la patrie.

De son côté, le roi envoyait à Paris successivement le duc de Santa-Fé, ministre des affaires étrangères, et le marquis d'Almenara, ministre de l'intérieur, avec ordre exprès de déclarer à l'empereur que, s'il persistait à maintenir les gouvernements militaires en Espagne, le roi Joseph renonçait à la couronne. Napoléon refusa de condescendre aux désirs de son frère.

Une vive agitation se manifestait de toutes parts, les généraux français traitaient en peuple conquis une nation fière et jalouse de sa nationalité. Les rapports qui arrivaient journellement au roi, peignaient les progrès de l'effervescence des esprits; de plus, il apprit que l'intention de son frère était de réunir au territoire français les provinces de Biscaye, de Navarre et de Catalogne. Sa position était devenue impossible. Il se rendit lui-même à Paris à l'occasion du baptême du roi de Rome; il eut une entrevue avec l'empereur, dans laquelle il



déclara que, ne pouvant faire le bonheur de l'Espagne, il renonçait à la gouverner. Alarmé des conséquences que pourrait avoir la réalisation de ce dessein, Napoléon promit tout ce que voulut son frère, mais rien ne fut tenu. Les événements se pressaient, se multipliaient avec rapidité. Après d'éclatants avantages remportés sur les Anglais en Portugal, le maréchal Masséna avait dû se retirer; les vivres manquaient et la maladie commençait à décimer son armée. Les Anglais n'étant plus contenus de ce côté, prirent Ciudad-Rodrigo et Badajoz, attisant le feu de l'insurrection dans les provinces méridionales. Des guérillas s'organisaient dans toute la Péninsule; plusieurs régiments étaient rappelés en France avec le maréchal Victor, et la disette désolait la capitale et les provinces.

Telle était la situation de l'Espagne, quand Napoléon partit pour sa fatale expédition de Russie, laissant à Joseph le commandement général des armées. Les Anglais s'emparèrent, dans les premiers jours de mai 1812, des forts élevés



pour la défense du Tage. Après des alternatives de succès et de revers, le roi, rentré dans sa capitale, fut forcé de l'abandonner de nouveau. Dès lors, le feu de l'insurrection se ralluma avec plus de violence que jamais. Les Espagnols, auxquels s'étaient joints les Anglais et les Portugais, ayant à leur tête Wellington, s'avancèrent contre l'armée française, considérablement affaiblie par le départ de trente mille hommes destinés à former de nouveaux régiments en France.

Le roi se rendit à Valladolid, puis à Burgos, et enfin à Vitoria. Et, tandis que Napoléon assistait, dans le nord, à la destruction de sa puissante armée, son frère Joseph perdait sans retour sa couronne, à la bataille de Vitoria.

A son arrivée en France, Napoléon, pressé sans doute du besoin d'une paix générale, traita avec son prisonnier de Valençay. Par ce traité, Ferdinand était remis en possession de l'Espagne ; il s'engageait à conserver la monarchie dans son intégrité ; à chasser les Anglais de



la Péninsule, et à maintenir dans tous leurs droits les partisans du roi déchu. Le traité était soumis à l'approbation préalable du conseil de régence institué par les cortès.

Le duc de San-Carlos, porteur du traité de Valençay, fut accueilli plus que froidement à Madrid. Les cortès refusèrent de ratifier cet acte et rendirent un décret, à la date du 2 février 1814, par lequel il était dit que, si Napoléon laissait retourner le roi en Espagne, la famille royale devait rentrer seule, avec sa maison uniquement composée d'Espagnols; qu'aussitôt l'arrivée du roi vers la frontière, le cardinal président de la régence irait le recevoir; que le roi devrait se rendre immédiatement à Madrid, sans exercer aucune autorité, jusqu'à ce que, libre au sein du congrès, il eût juré le maintien de la constitution.

Le roi fut reçu à la frontière de Catalogne, par Copons, général en chef de cette province, Il parut approuver la constitution et tous les décrets des cortès; puis il se dirigea sur Valence,



où il fut reçu par le cardinal de Bourbon, président de la régence.

Le général Eliot, commandant les troupes de cette province, abandonna le parti national, et mit à la disposition du roi la division qu'il commandait, tandis que Bernardo Rosales, député aux cortès, apportait à Ferdinand cette fameuse adresse connue sous le nom d'adresse des *Perses*, signée par soixante-neuf députés, et ayant pour but d'encourager le roi à ne point donner son assentiment à la nouvelle loi constitutionnelle, pas plus qu'aux réformes introduites en son absence.

Tout étant disposé à Valence pour opérer la contre-révolution, le roi se dirigea sur Madrid. Une députation des cortès, venue au-devant de lui pour le complimenter, ne put obtenir audience, et le cardinal de Bourbon reçut l'ordre de se retirer dans son diocèse de Tolède. Dans la nuit du 10 au 11 mai, les membres du conseil de régence furent arrêtés; à leur tête étaient Pedro Agar et Gabriel Ciscar, les ministres



Guerra et Herreras , et les députés les plus illustres furent envoyés, les uns dans des présidios d'Afrique, d'autres jetés dans des prisons étroites et fétides. Dans la même nuit, le général Eguia, nommé capitaine général de Castille, lequel avait présidé aux arrestations, se présenta chez le président des cortès, et lui déclara par ordre du roi que cette assemblée était dissoute.

Dans la matinée du 11, le peuple arracha la pierre de la constitution, et la traîna dans les rues en poussant des cris de mort contre les libéraux. En même temps était affiché un décret signé de la main du roi, par lequel Sa Majesté déclarait : qu'elle ne jurerait pas la constitution, et qu'elle désapprouvait hautement les actes des cortès.

Ferdinand fit son entrée dans Madrid deux jours plus tard, au milieu des vivats des habitants. On composa un ministère, à la tête duquel fut placé le duc de San Carlos, et le système de persécution se continua. Ferdinand reprit sa



puissance; les cortès avaient disparu; la constitution de Cadix n'existait plus; l'Espagne était revenue, comme autrefois, à la double domination du prince et du clergé.

Telle fut la fin de ce gouvernement représentatif, produit spontané du vœu national, et qui avait défendu l'indépendance de la patrie avec le plus héroïque dévouement. L'Espagne de 1814 était redevenue l'Espagne de 1807.

En même temps que le gouvernement de la restauration renversait tout ce que la révolution avait fait pour l'unité du pays, il frappait sur tous les hommes qui avaient eu le malheur de s'attacher au parti français. Dix mille Espagnols furent bannis et leurs biens confisqués. Les cortès, en se retirant, avaient laissé le trésor épuisé; le système de finances créé par la Révolution, avait été abandonné; le clergé, rentré en jouissance de tous ses biens, ne remplissait pas les engagements auxquels il s'était soumis; les taxes arbitraires faisaient des mécontents; les droits de douane exorbitants, en rompant toutes les relations avec l'étranger, achevaient de rui-



ner le commerce. Enfin, la révolution d'Amérique ne pouvait être comprimée faute d'une armée.

Un tel état de choses devait avoir une funeste influence sur la prospérité intérieure du royaume. Il fallait un administrateur autre que Eguia et Lozan Torres, ces champions des vieilles coutumes; on le comprit enfin, et Martin Garay, surnommé le Necker de l'Espagne, fut appelé au conseil ministériel.

Les continuelles réclamations de la Hollande pour la reconnaissance du prêt de soixante-douze millions, fait au ministère Godoy; celles non moins pressantes de la France, pour les biens confisqués aux Français, suscitaient mille difficultés; aussi le gouvernement espagnol, pour diminuer la masse de ses engagements, déclarait-il déchu de leurs droits à une liquidation, tous les porteurs de titres qui les auraient présentés au roi intrus, et en auraient obtenu la liquidation en reconnaissances ou inscriptions sur les livres de ce gouvernement.

En même temps, Garay abolit tous les privilé-



ges provinciaux et particuliers, imposa au clergé un subside annuel de 30 millions de réaux, qui fut autorisé par le Pape. Ces mesures ne rencontrèrent d'autre obstacle que quelques mécontentements excités dans les provinces de Biscaye et de Navarre pour l'atteinte portée à leurs fueros.

Les événements de l'Amérique se compliquaient chaque jour davantage et réclamaient un déploiement de forces auquel l'Espagne ne pouvait suffire. Une République, sous le nom de Colombie, venait de s'ériger; Bolivar commandait les armées de ce nouvel État. Morillo, qui s'était fait une réputation de courage et d'habileté dans la guerre de l'indépendance, lui fut opposé par l'Espagne. Les deux chefs combattirent avec une persévérance égale. Morillo se maintenait avec un courage héroïque, mais son adversaire avait sur lui les avantages précieux de pouvoir réparer ses pertes aussitôt qu'il les avait éprouvées. Quelques souverains de l'Europe proposèrent leur médiation pour mettre fin à cette guerre de destruction; le Cabinet es-



pagnol refusa de renoncer à aucune de ses anciennes possessions. Garay, ayant proposé quelques réformes, paya de sa destitution et de l'exil ses tentatives de pacification. Forcé d'acheter l'apparente neutralité de l'Angleterre dans la lutte contre les Colonies, et ayant besoin de 15 millions de francs pour une nouvelle expédition en Amérique, où il voulait frapper un coup décisif, ne trouvant de prêteurs nulle part, Ferdinand exigea comme emprunt forcé, ce subside de ses sujets et des négociants étrangers fixés dans ses États.

En se livrant à tant de violences, on avait soulevé le mécontentement général. L'armée elle-même, mal équipée et mal payée, était devenue un foyer d'insurrection. Les officiers, qui avaient si vaillamment défendu l'indépendance de la patrie et conservé au roi l'héritage de ses ancêtres, se plaignirent de voir leurs droits méconnus, et leur liberté menacée ; des sociétés secrètes s'organisèrent partout et des complots furent tramés.



Dès lors l'état fut divisé en deux camps : les absolutistes et les constitutionnels.

Les exécutions de Porlier, de Lacy et de Richard n'arrêtèrent pas le mouvement imprimé. Les révolutionnaires de la capitale, excités par la faiblesse du gouvernement, travaillaient ouvertement à la réforme.

Le roi appela à son conseil le lieutenant-général Ballesteros. Celui-ci déclara au monarque « qu'il n'y avait de ressource que dans l'acceptation de la Constitution de 1812, comme loi fondamentale. » Ferdinand s'y soumit. Les prisons furent ouvertes, les rênes de l'État remises aux mains de ministres populaires, et les Cortès furent convoquées. Mais il se forma bientôt dans leur sein même une distinction entre les libéraux de 1812 et ceux plus modérés de 1820. Le roi, qui durant la session s'était retiré à l'Escurial, fut sollicité de rentrer à Madrid, et, sur son refus, on menaça de l'y obliger; les clubs et les carrefours retentissaient de menaces contre le monarque, et, quand il retourna dans sa capitale, il entendit, au milieu du murmure de la



oule, les épithètes les plus injurieuses lancées contre lui. Il courba la tête, signa des ordres d'exil contre ses amis et ses serviteurs les plus dévoués, et appela aux postes importants les hommes les plus exaltés de l'opposition.

Après avoir dévoré tant d'affronts, Ferdinand voulut tenter de secouer le joug; il choisit, pour porter son attaque, l'ouverture de la session des Cortès de 1821. Après le discours d'usage, il se plaignit avec indignation des ministres qui avaient laissé outrager sa personne royale.

Il les renvoya le lendemain même, demanda aux Cortès de lui désigner d'autres candidats et choisit ses conseillers parmi les membres du parti modéré.

Cependant, le gouvernement constitutionnel ne pouvait compter ni allié, ni ami de bonne foi parmi les puissances voisines. La Grande-Bretagne, tout en restant neutre, ne renonçait pas à conserver son influence sur les décisions du Cabinet espagnol.

La Russie, la Prusse et l'Autriche s'étaient montrées peu bienveillantes en apprenant le



triomphe de l'insurrection. Le gouvernement pontifical ne pouvait approuver certaines dispositions des Cortès, qui portaient atteinte à ses prérogatives.

La France, après avoir vainement tenté d'amener des modifications à la situation du roi d'Espagne, s'unit à la Sainte-Alliance.

Le ministère était tantôt aux mains du parti ultra-libéral, qui avait à sa tête Quirogo, Riego, Mina, San-Miguel, Lopez-Baños, Gasco et Navarro ; tantôt à celles du parti modéré que présidait Martinez de la Rosa.

En Catalogne, l'armée de la Foi, qui comptait des forces considérables et bien disciplinées, remportait quelques avantages sérieux ; tandis qu'une *Régence suprême de l'Espagne pendant la captivité du roi* s'installait à Seo d'Urgel. Cette régence, composée du marquis de Malafiorida, de l'archevêque de Tarragone et du baron d'Eroles, adressa à la nation Espagnole un manifeste dans lequel elle déclara : « que, le roi étant privé de sa liberté depuis le jour où, contraint par la force, il a accepté la Constitu-



tion, tous les actes publiés depuis cette époque étaient annulés. »

Le général Mina partit aussitôt à la tête de quelques troupes, pour aller soumettre les bandes royalistes qu'il obligea à passer la frontière de France, où, sous prétexte de former un cordon sanitaire contre la fièvre jaune qui avait désolé le Midi de l'Espagne, le Gouvernement Français tenait une armée d'observation.

L'insurrection était générale, l'argent manquait, les emprunts n'étaient plus couverts. Les cortès, voyant le nombre de leurs ennemis s'accroître chaque jour, proclamèrent une amnistie pour ceux qui rentreraient immédiatement dans le devoir, et cinq armées furent créées pour la défense du territoire ; mais on n'avait ni vêtements ni armes pour les mettre en campagne.

Dès la clôture des cortès, le ministère fut déposé, le bruit s'en répandit aussitôt ; le palais fut assiégé, et le roi dut révoquer le décret.

Les nouvelles cortès extraordinaires, ouvertes le 4<sup>er</sup> mars 1823, décidèrent la translation du gouvernement à Séville ; on signifia au roi



cette décision et le départ s'effectua peu de jours après. Aussitôt l'armée française passa la Bidassoa, sous le commandement du duc d'Angoulême, arriva sans obstacles sur les bords de l'Ebre et établit son quartier général à Vitoria. Les généraux espagnols, désespérant de pouvoir avec leurs faibles ressources tenir tête à l'ennemi, transigèrent avec la France. Le prince généralissime entra à Madrid le 4 mai. Malgré les efforts des ministres libéraux qui voulurent payer de leur personne à la guerre, et quittèrent leur portefeuille pour aller prendre le commandement des troupes, une division de l'armée française se dirigea sur Séville. Dès lors, le parti, qui se trouvait à la tête des affaires, décida que le gouvernement et les cortès seraient transférés à Cadix. Ferdinand déclara : « que sa conscience et l'amour qu'il portait à ses sujets ne lui permettaient pas de quitter Séville. » L'assemblée nomma une régence qui fut investie du pouvoir exécutif durant la translation du roi, et résigna ce pouvoir entre les mains du monarque dès qu'il fut entré à Cadix.



Le duc d'Angoulême, voulant hâter la délivrance de Ferdinand, se mit aussitôt en route pour l'Andalousie. Le 31 août, le fort du Trocadero avait été enlevé, et l'armée française assiégeait Cadix; les gouverneurs politique et militaire de l'île, ayant déclaré que les ressources étaient épuisées et toute résistance impossible, le ministre élabora un décret par lequel le roi promettait de garantir la sûreté personnelle et la liberté civile des Espagnols, ainsi que l'oubli de tous les torts politiques.

Le lendemain, 1<sup>er</sup> octobre, Ferdinand fit la traversée de Cadix au port Sainte-Marie. Dès qu'il fut en possession de son autorité, il annula tout ce qui avait été fait depuis le 7 mars 1820, annonçant qu'il était délié de tout engagement avec des sujets rebelles et qu'il allait les châtier de leurs attentats.

Le duc d'Angoulême partit aussitôt pour la France, laissant en Espagne une armée d'occupation. Le roi fut ramené en triomphe à Madrid par la faction absolutiste, qui réclama avec fureur le supplice de Riego, pour avoir voté à



Séville la déposition du souverain ; l'exécution se fit à Madrid le 7 novembre. Les prisons furent encombrées ; la populace se rua sur les libéraux.

La fraction absolutiste paraissait former quelques projets en faveur de l'infant Don Carlos. Le roi dut aller lui-même à Barcelone afin de calmer l'effervescence des esprits dévoués au despotisme pur.

Peu à peu les partis se calmèrent ; le repos était nécessaire à tous.

Le 29 mars 1831, Ferdinand rendit un décret pour l'abolition de la loi salique, instituée par Philippe V, en 1713. Un autre décret, du 7 avril 1833, convoqua les cortès à Madrid pour prêter serment de fidélité à la princesse, Marie-Isabelle-Louise, comme héritière de la couronne d'Espagne et des Indes, renversant ainsi les espérances des partisans de Don Carlos. La cérémonie se fit avec la plus grande pompe dans le monastère de San-Geronimo.

Ferdinand expira le 29 septembre suivant,



laissant le sceptre aux mains d'une enfant de trois ans.

La reine-mère, Christine de Naples, fut déclarée régente du royaume pendant la minorité de sa fille. Aussitôt, les partisans de Don Carlos lèvent l'étendard de la révolte, et le prince est reconnu roi en Biscaye, à Logroño, à Vitoria, à Bilbao, en octobre 1833. Des bataillons nombreux et aguerris se rangèrent sous la bannière du prétendant. Ils s'emparèrent des montagnes inaccessibles et des défilés étroits de la chaîne Cantabrique, sanglant théâtre de cette guerre fratricide qui dura six ans et couvrit l'Espagne de deuil et de douleur.

La régente, sur l'avis des ministres, rendit, le 10 avril 1834, une ordonnance royale pour la création de deux Chambres appelées à discuter les lois qui leur seraient présentées ; la reine se réservait le droit d'accorder ou de refuser sa sanction aux pétitions qui lui seraient adressées par les Chambres.

Les cortès du royaume, convoquées le 20 mai,



se réunirent le 24 juillet. Elles présentèrent une loi qui excluait Don Carlos et toute sa famille de la succession au trône d'Espagne. Cette loi fut sanctionnée par la régente le 25 octobre suivant.

Le choléra vint cette même année ajouter ses désastres à ceux de la guerre civile ; la tourbe accusa le clergé d'avoir empoisonné les eaux, et soixante-quinze prêtres furent massacrés à Madrid dans la journée du 17 juillet.

Dans le courant de l'année 1836, la constitution de 1812 fut proclamée dans presque toutes les capitales des provinces. Un soulèvement eut lieu dans l'armée ; le château royal de la Granja, où était la régente, fut cerné, et elle dut, dans la nuit même du 13 août, accepter la constitution. Les cortès furent convoquées pour le 19 novembre, et, le 18 juin suivant, fut promulguée la nouvelle constitution formée par les cortès et sanctionnée par la reine-régente. Les partis ne continuèrent pas moins à s'agiter. Enfin, la campagne de 1840 fut si avantageuse pour les troupes royales sous les ordres d'Espartero,



général en chef, que, dans l'espace de six mois, les ennemis furent réduits et la guerre civile cessa.

La famille royale étant à Barcelone en juillet, un nouveau soulèvement eut lieu à l'occasion d'une loi qu'avait sanctionnée la régente. Malgré le conseil que lui donna Espartero, elle voulut user de ses droits; mais elle dut céder devant le mécontentement général hautement manifesté, et se retira à Valence.

L'Ayuntamiento de Madrid nomma une Junte extraordinaire, se déclarant indépendante et usant des moyens nécessaires pour s'opposer aux ordres émanant du ministère actuel. La régente fut nommée présidente du Conseil des ministres, avec obligation expresse de former un nouveau cabinet et de conserver le commandement de l'armée au général Espartero, duc de la Victoire. La reine, refusant d'accepter le programme qu'on lui présentait, abdiqua la régence entre les mains du duc de la Victoire, le 12 septembre, et, le 17, elle quitta l'Espagne.



La jeune reine Isabelle et sa sœur l'infante Marie-Louise furent ramenées à Madrid.

La régence provisoire se hâta de convoquer les cortès. Le premier acte de cette nouvelle assemblée fut de nommer régent unique le duc de la Victoire.

Un nouveau parti, celui de la reine-mère, qui, de Paris, protesta contre l'acte de renonciation auquel on l'avait obligée, se forma dans les provinces basques et eut des ramifications dans toute la Péninsule. Les ennemis du régent se multipliaient, et la paix ne pouvait être rendue au pays que par la prise de possession du trône par la jeune reine. Le 15 octobre, les cortès se réunirent ; le 23, le sénat fut formé sous la présidence de M. Onis, et aussitôt on proposa une loi qui reconnaîtrait la majorité de la reine ; la loi passa, et, le 10 décembre 1843, Isabelle II, ayant juré le maintien de la Constitution, fut saluée reine d'Espagne.

Une ère nouvelle allait commencer pour ce malheureux pays, déchiré par la guerre étrangère et par la guerre civile depuis plus d'un



demi-siècle. Les partis épuisés s'éteignaient d'eux-mêmes. Il fallait un long repos à l'Espagne pour cicatriser tant de blessures profondes, relever le commerce et développer l'industrie. Le gouvernement nouveau est entré à pleines voiles dans la large voie des améliorations. Les hautes cheminées fumeuses qu'on aperçoit à l'approche de chaque grande ville, les lignes ferrées qui sillonnent l'Espagne en tout sens et qui portent au loin les riches produits de son sol, ses blanches farines, ses vins exquis, ses fruits succulents qui semblent les moissons d'une autre zone, indiquent la marche ascendante que suit la grande nation qui a été si souvent notre modèle.



# L'ESPAGNE

## D'IRUN A MADRID

---

Nous n'entreprendrons pas de décrire les avantages que l'Espagne a pu tirer de l'établissement des chemins de fer ; ces avantages, communs du reste à toutes les nations qui sont entrées dans la voie du progrès, sont trop connus et prouvés, pour recommencer ici le chapitre des probabilités.

L'Espagne a été guerrière, elle a été artiste, elle fut révolutionnaire, peut-elle n'être pas progressiste ? N'a-t-elle pas les mêmes aspirations et aussi les mêmes besoins que la



France et l'Angleterre ses voisines? N'a-t-elle pas dans son sein des richesses immenses que l'isolement l'empêchait seul de mettre au jour? Il lui suffit pour être encore une grande nation de laisser ses portes ouvertes à l'industrie et au commerce, et de se dépouiller des limbes du passé pour entrer à toute vapeur dans les espérances de l'avenir.

Nous nous bornerons donc à signaler au voyageur ce qui peut intéresser sa curiosité au point de vue pittoresque et archéologique. Nous indiquerons les produits minéralogiques, industriels et manufacturiers, des provinces que nous allons parcourir; enfin l'histoire y viendra quelquefois aussi mêler ses souvenirs héroïques, en traversant ces plaines de Castille, berceau de la monarchie.

## IRUN

Irun s'élève sur une petite colline, à un kilomètre environ de la station; la même distance la sépare du pont de la Bidassoa, qui, à Bého-bie en amont de la rivière, forme la limite



entre la France et l'Espagne. Près du pont est la fameuse île des Faisans où Mazarin et Don Louis de Haro signèrent le traité des Pyrénées et où fut célébré le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse, fille de Philippe IV ; un monument y a été élevé récemment aux frais des deux nations. On y lit cette inscription : « En mémoire des conférences tenues ici en 1659 et qui eurent pour résultat le traité de paix, signé entre Philippe IV et Louis XIV, Isabelle II, reine des Espagnes, et Napoléon III, empereur des Français, élevèrent ce monument.

Sur la rive gauche de la Bidassoa, à une courte distance de la station, un de nos grands capitalistes vient de mettre en exploitation une mine de fer d'une richesse exceptionnelle.

Une différence de largeur existe entre la voie française et la voie espagnole, ce qui oblige les trains venant de France à poursuivre leur route jusqu'à Irun et réciproquement ceux d'Espagne conduisent leurs voyageurs jusqu'à Handaye ; le transbordement se fait durant le déchargement des bagages pour livrer aux



investigations de la douane les malles, les cartons à chapeaux et les sacs de nuit, au désespoir des voyageuses, qui voient impitoyablement retourner ces mille riens qui constituent la toilette d'une femme.

A un kilomètre en aval d'Irun est la petite ville de Fontarabie, assise sur un monticule abrité par les falaises à l'embouchure même de la Bidassoa. Placée là, en sentinelle avancée, elle eut à subir le premier choc de toutes les invasions qui se firent par le nord. En 1638, tandis que Marie Thérèse et Louis XIV venaient au monde, le prince de Condé assiégeait Fontarabie et brûlait la flotte espagnole; mais elle soutint énergiquement soixante jours de siège et neuf assauts; l'avantage resta aux assiégés, malgré les pertes considérables qu'ils éprouvèrent, et la ville reçut en récompense les titres de : *Muy noble, muy léal, y muy valerosa ciudad.*

Moins heureuse en 1719 et en 1794, elle vit enfin raser ses remparts en 1795.

Avec la voie de fer, il faut dire adieu à ces vieux souvenirs; l'ancienne route suivie depuis



trois mille ans ne sera plus foulée que par quelques-uns de ces chars primitifs à roues pleines, qui, tournant avec l'essieu, produisent un son plaintif et continu. Les provinces basques ont seules conservé l'usage de ce véhicule antédiluvien. Adieu aussi à ces mille impressions charmantes et terribles d'un voyage en poste, ou en diligence, surtout dans ce pays de montagnes, de ravins et de bandits. On se souvient du ruisseau où on s'est désaltéré, de la branche d'aubépine, arrachée à la haie du chemin de la Venta, où une jolie fille vous a servi un déjeuner détestable. Et puis, quand on relaie, tout amuse : la longue file de mules arrivant avec un bruit de ferraille, et qu'on ne parvient à assujettir qu'après maints pourparlers. Le délantero saute en selle, le zagal se perche sur le marchepied, le mayoral prend possession de la banquette et donne le signal du départ, la lourde machine s'ébranle et disparaît comme l'éclair, au milieu d'un concert de cris, de sifflets, de vociférations, car chacun des assistants jette son mot dans ce salmis d'invectives, destiné à activer l'attelage sans



préjudice d'une distribution de coups de bâtons qui pleuvent de toutes parts sur les pauvres bêtes; elles partent alors avec une vélocité qui ne la cède qu'à la vapeur. Six diligences se suivaient ainsi autrefois, toutes les côtes se montaient au galop, les tournants les plus difficiles étaient souvent choisis par les conducteurs pour lutter de vitesse et se devancer dans ces courses au clocher. Le pauvre voyageur mesurait avec effroi l'abîme qui était sous ses pieds, calculant ce qui lui restait d'instant à vivre, fermait les yeux et attendait la dégringolade prévue; bientôt une montagne faisait place au ravin et la sérénité rentrait dans son âme.

Les poètes, les touristes, les chercheurs de couleur locale, pleureront ces souvenirs perdus; mais l'industriel, le commerçant, l'homme pressé enfin, pour qui « *The times is money*, » bénira ces moyens rapides qui le transporteront en quelques heures de la frontière au cœur de l'Espagne.

Après Irun, la mer continue à faire de fréquentes apparitions à droite de la route dans



les interstices des montagnes. Dix kilomètres sont déjà franchis et le train touche à

## RENERIA

le petit Manchester, comme l'appellent complaisamment les indigènes. Cette ville, qui eut, dit-on, une industrie fort active autrefois et des chantiers de construction pour la marine, ne fait guère aujourd'hui que le commerce de la quincaillerie et possède quelques filatures peu considérables. Il y a aussi une fonderie de métaux appartenant à la compagnie royale des Asturies. Sa tour carrée à créneaux comme une citadelle est du plus singulier effet. Cette construction doit remonter au quinzième siècle. La petite rivière d'Oyarzun vient agréablement mêler ses eaux limpides aux herbes de la prairie et alimenter une usine. A une courte distance, est l'église de Lezo, fameuse par son pèlerinage qui, le 14 septembre, y attire une affluence considérable.



## PASSAGE

Bientôt le port du passage, large et profonde échancrure dans les rochers, présente sa baie couverte de barques. Ce port, important autrefois, est aujourd'hui presque comblé. Il suffirait, pour le rendre le meilleur et le plus sûr de la côte, d'y faire quelques travaux de dragage. La Compagnie du Nord a le projet, déjà en cours d'exécution, d'y établir deux estacades qui en faciliteront l'accès aux navires d'un petit tonnage et permettront ainsi de donner à ce port un peu de l'importance qui lui est assignée par sa position naturelle. Déjà de riches industriels y établissent des dépôts de charbons et de minerai.

Prochainement, un service de vapeurs régulier, à départs hebdomadaires et en faisant escale au passage, desservira les ports de Santander, de Gijon, Carril, Vigo, Cadix, Séville et rendra ainsi facile l'échange des riches produits du sud avec ceux des industrieuses provinces du nord.



La ville s'étend blanche et coquette aux flancs des hautes collines boisées ; une cheminée de briques, celle d'une fabrique de porcelaine vient malencontreusement projeter sa grande ombre au milieu du tableau et tache de son aigrette de suie toute cette splendeur.

A peine les dernières villas du passage se sont-elles cachées derrière les grands arbres qui bordent la route, que le viaduc de la Herrera est franchi, et vous êtes à

### **SAINT-SÉBASTIEN**

gracieusement cachée dans son nid de verdure adossé à une montagne que couronne la vieille citadelle. — La brave petite ville qui s'est, maintes fois, héroïquement défendue, semble née d'hier. Toutes ses rues, tirées au cordeau, ont la même largeur, je dirai presque aussi la même longueur : les maisons sortent du même moule. C'est que, en 1813, secourue par les troupes anglo-portugaises, qui l'enlevèrent aux Français, elle fut livrée aux flammes et au pillage par ses fidèles et gé-



néreux alliés qui vendirent sur la place publique, aux malheureux habitants, ce qui venait de leur être arraché. Quarante maisons seules restèrent debout. Ce fut en vain que le 8 septembre une plainte fut adressée par la municipalité et 1500 familles sans abri, à lord Wellington, duc de Ciudad-Rodrigo. Il resta sourd au cri de détresse de ces infortunés, et le général Granham ne fut même point inquiété.

Saint-Sébastien possède la plus belle plage de la côte Cantabrique; un sable fin et doux lui donne sur celle de Biarritz un avantage immense. Déjà l'affluence y est considérable et l'ouverture de la voie ferrée y amène les baigneurs de toutes les parties de l'Espagne. La Compagnie du chemin de fer du Nord a organisé un service qui permet aux voyageurs de la Péninsule d'aller déjeuner à Bayonne, à nos compatriotes de venir goûter du fameux puchero espagnol. Le soir venu, chacun rentre chez soi.

La ville qui jusqu'ici était enfermée dans l'étroite enceinte de ses épais remparts, commence à respirer plus librement depuis que



ses fortifications sont abattues. L'esplanade va se couvrir de maisons, d'hôtels, de magasins regorgeant de marchandises françaises, en dépit des douaniers. Un casino, comme il convient d'en avoir un à une ville de bains qui sait son monde, va se construire. Un vaste établissement châlet finira aussi par remplacer les modestes et commodes *casetas*. Saint-Sébastien deviendra avant peu le Biarritz de Madrid; il sera du meilleur ton de s'y rencontrer en septembre.

Deux môles abritent ce port, dont l'entrée néanmoins est assez difficile en hiver et ne peut recevoir que des navires d'un faible tonnage.

Saint-Sébastien, placé au centre du pays basque, qui doit sa prospérité aux privilèges qu'il a conservés et qui lui assurent une liberté presque illimitée, a vu son commerce et son industrie se développer depuis vingt-cinq ans avec une rapidité incroyable. De toutes parts, les cheminées des usines élèvent leurs obélisques rouges; c'est surtout dans la province de Guipuscoa que les établissements métallurgiques

cahos d'arbres fruitiers, dont  
La route est son paradis  
ses jardins et son paradis  
au pied de laquelle  
Le bourg est  
prit à Paris  
naquit



lurgiques, industriels et manufacturiers sont nombreux.

Saint-Sébastien fait un commerce considérable de chaux hydraulique, a une importante fabrique de pointes, dites pointes de Paris, et deux manufactures de papiers peints, des fabriques de cigares, dont la modicité des prix ne le cède qu'à la mauvaise qualité de la marchandise, affirment les connaisseurs.

En quittant la station de Saint-Sébastien si admirablement située entre la mer et de grandes collines coupées de cultures et couronnées par de charmantes villas, on traverse l'Uruméa sur un pont de fer et on entre dans le tunnel de Loyola. Dès lors, le chemin s'élève suivant une rampe douce, touche à Hernani, où naquit Jean Urbieta qui, le 24 février 1525, prit à Pavie le roi de France.

Le bourg est situé à droite sur une colline au pied de laquelle une délicieuse villa étend ses jardins et son parc.

La route est ravissante; des deux côtés un chaos d'arbres fruitiers, dont le beau vert re-mencu soleil, répandent sur le chemin leur



ombre aux mille découpures diverses ; suivant toujours la vallée de l'Uruméa et contournant les vallons, la voie ferrée continue à s'élever, s'engage dans le grand tunnel d'Urnieta qui a 1,000 mètres d'étendue. Sur ce faite, la voie quitte la vallée de l'Uruméa pour entrer dans celle de l'Oria ; peu d'instant après, le train s'arrête à

### **ANDOAIN**

dont les fabriques et les minoteries, ainsi que la fonderie de Lasarte et sa fabrique de farine, fournissent à la petite station un transport important. Un tunnel de 300 mètres a été ouvert sous l'église paroissiale et la partie supérieure de la ville.

Le train poursuit sa marche vers Tolosa, passant et repassant sans cesse la petite rivière de l'Oria, gracieusement ourlée d'un cordon non interrompu de villages et d'usines auxquelles le cours d'eau sert de moteur.

On s'étonne en passant à Villabona de n'y point rencontrer de station. Ses hauts-four-



neaux, sa fabrique de toiles peintes, les carrières de marbre qui s'exploitent dans ses environs et une ardoisière considérable fourniraient une alimentation plus que suffisante au trafic d'une station de troisième ordre. C'est la patrie de Diego de San Pedro, confesseur de Charles-Quint; homme simple et modeste, il refusa obstinément l'archevêché de Tolède qui lui était offert.

Douze kilomètres seulement séparent Andoain de

## TOLOSA

jolie et industrielle petite ville agréablement située dans une vallée, abritée par un rempart de montagnes cultivées presque jusqu'au faîte.

Ses fabriques sont considérables, ses papeteries nombreuses; le génie inventif des Tolosans s'est surtout plu à se manifester dans la fabrication de ces petites allumettes-bougies; pour la somme fabuleusement réduite de deux quartos, environ cinq centimes de notre monnaie, ils livrent à la consommation du public



une boîte en carton, ornée d'une vignette et renfermant cent de ces allumettes. Des forges et une fonderie sont établies dans ses environs.

Si Saint-Sébastien possède le gouverneur de la province, le siège de la députation est à Tolosa, et le député représente l'indépendance de Guipuscoa, qui a su conserver ses fueros depuis plus de 600 ans qu'il est annexé à la couronne de Castille. La principale de ces immunités est celle qui exempte les provinces basques du service militaire. Mais elles paient à l'État une redevance des droits de régie sur le sel, le tabac et le papier timbré, dont le commerce y est libre.

Nulle part le blason n'est aussi répandu que dans le pays basque; presque chaque maison a le sien, c'est un déluge d'écussons de toutes formes et de toutes dimensions. Tolosa, particulièrement, en est prodigue. Du reste, la ville est bien construite, bien pavée; elle a ses trottoirs en dalles, et ce mouvement, cette activité qu'on rencontre dans les cités industrielles et commerçantes.



Après Tolosa, l'Oria continue ses mille capricieux détours, ce qui sert de prétexte à une foule de ponts pittoresquement tapissés de pampres; tandis que la locomotive perce quatre fois la colline, traverse treize fois la rivière sur des viaducs qu'elle s'est fait construire pour elle seule, tantôt côtoyant la route qui se cache, puis reparaît, passe dessus, dessous, s'éloigne et se rapproche; ce jeu se poursuit ainsi entre un double escarpement de vergers entourés de haies vives, montant et descendant pêle-mêle jusqu'au chemin.

### BEASAIN

dont la station dessert les nombreux villages qui l'entourent, a une fonderie importante. La ligne ferrée abandonne ici l'ancienne route qui se dirige sur Vergara, suivant le cours tortueux de la Deva; dès lors commencent les difficultés du passage des Pyrénées. Deux fois encore l'Oria est traversée; d'immenses remblais comblent des ravins



profonds pour relier les tunnels entre eux ; neuf fois la machine éventre la montagne, 2,780 mètres sont parcourus sous les sombres voûtes ; un magnifique viaduc à Ormaiztegui élève ses arches élégantes à 35 mètres au-dessus de la maison des bains. C'est à Ormaiztegui que repose Zumalacarregui, un des plus ardents défenseurs de la cause carliste, dans les provinces basques ; blessé mortellement au siège de Bilbao le 15 juin 1835, — « Don Carlos le nomma après sa mort capitaine général des armées royales, grand d'Espagne de première classe, avec le titre de duc de la Victoire, pour lui et pour ses descendants, » dit Vagas, l'historien de cette guerre.

### ZUMMARAGA

est à 14 kilomètres de Beasain ; sa station dessert également Villareal. Ces deux bourgs sont reliés entre eux par un vieux pont jeté sur un filet d'eau qu'on nomme l'Urola.

Cette station est appelée à une grande importance, d'abord comme première dans la



province de Guipuscoa. C'est là que se percevront les droits sur les vins et les spiritueux venant de Navarre et de Castille ; Zumarraga rayonne sur tous les petits ports de la côte, depuis Deva jusqu'à Zarauz. Un service quotidien de voitures est établi pour le transport du poisson frais, qui s'expédie par wagons sur Madrid. C'est aussi par cette station que les fabriques d'armes à feu d'Eibar et d'Elgoibar envoient leurs produits, qui se répandent dans toute la Péninsule.

Zumarraga a vu naître Legazpi qui, avec Urdaneta, découvrit en 1561 les îles Philippines. Sa maison existe encore; elle est enclavée dans le treillage de clôture du chemin de fer ; cette même maison fut habitée par Gaspar Jauregui, plus connu sous le nom de Pastor (berger). Quand éclata la guerre de l'indépendance, il abandonna ses troupeaux, et appelant aux armes quelques montagnards comme lui, il organisa un corps franc pour harceler les troupes françaises ; ses services comme chef de guérillas le firent nommer général de brigade en 1823 ; bientôt après, obligé



d'émigrer en France, il fut rappelé en 1833 par le parti d'Isabelle II, et mourut à Vitoria en 1844. Un tombeau lui a été élevé dans l'église de Villaréal, non loin du corps de sainte Anastasie, dont le cardinal Zavaleta enrichit, en 1676, sa ville natale.

Sur les hauteurs boisées qui, à droite de la voie, dominant le paysage, on voit le château de Cristobal Ypenarrita. Le roi Philippe III y séjourna en 1615, lorsqu'il vint à Salinas pour les mariages d'Anne-d'Autriche avec Louis XIII, et de la princesse Elisabeth avec l'Infant d'Espagne, depuis Philippe IV. Cette immense construction sert aujourd'hui d'étable aux troupeaux du voisinage.

Toutes les églises de ces contrées sont ornées de rétables dorés d'une grande richesse, dus à la munificence des premiers conquérants de l'Amérique, qui pour la plupart étaient des marins sortis des ports de la côte Cantabrique.

Mais ce qui surtout mérite de fixer l'attention du touriste, c'est le magnifique couvent élevé en l'honneur du fondateur de l'ordre



des Jésuites ; ce couvent occupe le centre d'une petite vallée, à six kilomètres de la station de Zumarraga. Un service régulier de diligences met en communication les ravissantes villes d'Azpeitia et d'Azcoitia, avec la ligne ferrée.

La route est délicieuse ; à gauche se dresse la montagne boisée avec ses cascates et ses grandes roches noires lamées d'argent, tandis qu'à droite coule joyeusement, en rebondissant sur les cailloux, une jolie petite rivière, sans doute l'Urola qui, à l'ombre d'un magnifique saule, s'engouffre sous la roue d'un moulin et l'inonde de pierreries. Après avoir traversé Azcoitia, on monte une petite côte, et au tournant du chemin l'œil découvre un tohu-bohu de flèches et de clochetons dominés par un dôme dont les proportions rappellent le Val de-Grâce ; néanmoins, l'ensemble, vu de loin, est d'un magnifique effet. Qu'on se figure au milieu d'un cirque de hautes collines, les unes chauves, les autres chevelues, un monument unique ayant près de deux cents pieds d'élévation, et fait tout entier de marbre et d'airain.



En 1682, Anne d'Autriche (mère de Charles II), pour consoler sans doute le Père Nitard de sa disgrâce, fit élever au lieu même où était la maison de Loyola, le collège et l'église auxquels devait être joint un séminaire resté inachevé par suite de l'expulsion des Jésuites d'Espagne, en 1767. Cette ébauche semble déjà une ruine, les ronces et les pariétaires escaladent les murs et, rongéant le ciment, enfoncent leurs racines dans les jointures des pierres. L'ensemble de l'édifice, vu à vol d'oiseau, représente un aigle royal les ailes ou plutôt l'aile étendue ; le portail du temple figure la tête, l'église fait le corps, l'aile droite s'étend sur le collège, l'aile gauche est absente puisque le séminaire n'a pas été continué ; le pauvre animal attend ainsi, manchot, quelque bonne restauration de l'ordre en Espagne pour se voir compléter ; la queue s'épanouit sur les jardins. Cette manie des plans allégoriques, puérilité dans le goût du temps, devait considérablement gêner les architectes ; il faut convenir que Carlos Fontana s'en est tiré à son honneur, ce qui n'empêche pas



l'intérieur du temple, qui est circulaire comme le Panthéon de Rome, d'être lourd, écrasé et de mauvais goût. Ses autels sont surchargés de marbres incrustés, de colonnes torsées, de mosaïques qui seraient peut-être d'un fort bel effet, si on avait su en user avec plus de modération.

Qu'on nous pardonne cette longue digression ; revenons prendre le train à Zumarraga et poursuivons notre route vers Madrid. Encore un tunnel, et un fort long, 2,957 mètres, c'est celui de

## OAZURZA

Puis, la lumière se fait et votre vue plonge dans une éblouissante vallée autour de laquelle s'élèvent, d'étages en étages jusqu'aux crêtes abruptes des Pyrénées et de la chaîne Cantabrique, de grandes collines toutes chargées de chênes séculaires, de chataigniers, d'érables et de hêtres dont les mille teintes de verdure, si merveilleusement fondues par le grand peintre de la création, font fête au soleil. Un



gros village, Cegama, s'épanouit au milieu de cette splendeur; des clochers dans la brume indiquent d'autres hameaux cachés dans les plis du terrain. Après une série de onze tunnels, dont le dernier est celui d'Otzaurte, au milieu duquel la voie atteint le faite des Pyrénées, le village, les chaumières, les troupeaux, le ruisseau reparaissent et la belle vallée de Cegama vous sourit encore.

### **ALSASUA**

Alsasua est à douze kilomètres plus loin, situé sur les rives de l'Alsana, dans la jolie vallée de la Borunda. Cette station est le point de jonction de la ligne de Navarre (qui dessert Irursun, Pamplune et Saragosse), avec le chemin du Nord et met en communication directe Saint Sébastien et Barcelone, la Méditerranée et l'Océan. Une importante fabrique de fer est établie à Alsasua, une autre non moins considérable appelée usine de Bacaicua, est à huit kilomètres plus loin.



## OLAZAGUTIA

Olazagutia se compose d'une douzaine de maisons occupées par des contrebandiers. La Borunda arrose toute cette campagne ; à gauche de la voie, au dessus d'une forêt de chênes verts, se dresse une roche à pic figurant les murs démantelés d'une vieille ville et formant de distance en distance des demi cintres naturels, d'un curieux effet.

## ARAYA

Un garage y a été fait pour faciliter les transports considérables de son importante fabrique de fer, qui tire son minerai de Somorastro et ses charbons des Asturies.

## SALVATIERRA

Salvatierra occupe à droite du chemin une bonne position sur un petit monticule au milieu de la belle vallée qui, dès lors, commence à s'élargir. Cette ville présente de loin un aspect assez imposant avec ses trois clochers et



sa tour carrée, elle était entourée d'une muraille fort ancienne à laquelle chaque jour enlève une pierre. Les maisons sont armoriées comme toutes celles du pays basque. Après Salvatierra, la voie ferrée continue à travers un joli paysage de plaines, de coteaux et d'eaux courantes jusqu'à

### VITORIA

qui est bâti en amphithéâtre au flanc d'une colline. Sur sa tête, s'élève comme une mitre d'évêque, une splendide église gothique du douzième siècle ; au dessous, la vieille ville enroule de ses rues tortueuses une autre église de la même époque. Au pied s'étend la ville neuve avec ses rues larges, tirées au cordeau, et dont chaque maison peut passer pour un édifice ; tout est construit en un calcaire d'une couleur et d'une teinte uniformes ; de larges trottoirs, la plupart en asphalte, donnent un grand air de civilisation à cette ville qui ne compte guère que 18 mille habitants environ. Il est juste de dire que ces asphaltes



sont une des richesses de la province. A vingt kilomètres de Vitoria, dans la montagne de *Maestu*, une mine a été découverte et est aujourd'hui l'objet d'une exploitation considérable dont les produits se répandent non-seulement dans toute l'Espagne, mais encore dans le midi de la France : Bordeaux, Toulouse et même Montpellier viennent puiser à cette source.

La province basque d'Alava est une des plus riches de l'Espagne, outre ses marbres, ses mines de fer, de cuivre, de plomb et ses affleurements de plomb argentifère, richesses qui, déjà au temps des Romains, étaient exploitées au profit des conquérants. L'agriculture y est plus développée que nulle part ailleurs; depuis plusieurs années des concours agricoles y sont ouverts, une ferme modèle est établie près de Vitoria, au milieu de cette plaine fertile arrosée par de nombreux cours d'eau qui y entretiennent cette luxuriante végétation.

Vitoria a ses pages dans l'histoire, ce fut la dernière étape de Ferdinand VII lorsqu'ils se rendit en France. En vain, le peuple qui de-



vinait d'instinct les dangers qui menaçaient son roi, s'il franchissait la frontière, coupait-il les traits de ses chevaux pour s'opposer à son départ, Ferdinand poursuivit fatalement sa route.

Cinq ans plus tard, la plaine de Vitoria devenait le tombeau de la domination française dans la Péninsule. Le 21 juin 1813, le corps d'armée du roi Joseph, commandé par le maréchal Jourdan, et les troupes anglo-portugaises, secondées d'une division espagnole sous les ordres de Wellington, se trouvèrent en présence. L'armée française était considérablement diminuée par le départ de trente mille hommes et de généraux d'élite pour l'ouverture de la campagne de Saxe ; de nombreux détachements avaient été chargés d'accompagner les convois qui rentraient en France ; enfin les divisions du général Clausel étaient employées dans le nord à réprimer les bandes de guérillas, qui, sous les ordres de Mina, de Longa, de Porlier et de Jauregui, infestaient la Navarre, le Guipuscoa, la Biscaye, l'Alava, et rendaient si difficiles toutes les com-



munications avec la France. Ces divisions n'avaient pas eu le temps de rejoindre le gros de l'armée et en réduisait l'effectif à cinquante-quatre mille hommes environ.

De tous les points à la fois, quelque vaillamment défendus qu'ils fussent, les ennemis pénétrèrent dans la plaine.

Au sud, le général Hill engagé dans le défilé de la Puebla ; la division espagnole de Morillo, descendant des hauteurs de la Sierra de Andia ; les troupes de Beresford essayant de traverser à Trespuentes la Zadorra, défendue par le général Reille. Le combat dura toute la journée, mais le soir, les Anglo-Espagnols se rendirent maîtres du chemin qui conduit de Vitoria à Bayonne. Dès lors, le maréchal Jourdan, jugeant impossible de disputer plus longtemps la position, conseilla à Joseph de commander la retraite ; à peine cet ordre fut-il donné, que la confusion se répandit dans l'armée, qui s'enfuit par Salvatierra dans la direction de Pampelune, sauvant les hommes et les chevaux, mais abandonnant à l'ennemi les canons que les difficultés des chemins ren-



daient plus embarrassants qu'utiles dans un pareil moment; deux cents bouches à feu et de nombreuses munitions restèrent sur le champ de bataille.

La voiture du roi Joseph tomba au pouvoir de l'ennemi; elle renfermait sa correspondance, une épée qui lui avait été donnée par la ville de Naples, et tout l'attirail de la représentation souveraine; le bâton de commandement du maréchal Jourdan fut envoyé comme un trophée par le généralissime anglais au prince régent de la Grande-Bretagne.

Ainsi se termina cette guerre aussi désastreuse qu'injuste. qui coûta tant de sang aux deux peuples et prépara la ruine de Napoléon.

Vitoria joua aussi son rôle dans la dernière guerre civile, après avoir d'abord combattu avec les troupes royales; en octobre 1841, la garnison et la milice, à l'appel de leur député Montès de Oca, ancien ministre de la marine, se soulevèrent contre le régent; promptement réduite à l'obéissance, la ville fut le théâtre du sanglant dénouement de cette tentative d'insurrection. Montès de Oca, arrêté dans sa



fuite, fut amené à Vitoria et fusillé dans les jardins de la Florida.

On montre encore la maison qu'habitait Adrien Boyens, fils d'un tisserand d'Utrecht et ancien précepteur de Charles-Quint, quand en 1522 il apprit son élection au trône pontifical. Arrivé à Rome, Adrien VI renvoya les laquais, vendit les chevaux et les voitures, ferma le théâtre du Vatican, congédia les artistes au grand scandale du peuple, qui appelait basse sordide son économie, sa simplicité de mœurs et sa frugalité, accoutumé qu'il était au faste et à la prodigalité italienne.

François I<sup>er</sup> aussi habita Vitoria; la maison où il logea se voit encore à l'angle de la rue de la Zapateria et de la place de Castille; sa façade renaissance est ornée de fenêtres dont les encadrements sont des festons en bordure entremêlés de salamandres et de petits amours.

Une jolie station définitive est construite près de la *Florida*, dont les beaux ombrages s'étendent jusqu'au chemin.

Après Vitoria, la plaine se continue; un bois de chêne vert est atteint, franchi en un mo-



ment; l'éloignement des montagnes fait ressembler les arbres qui les couvrent à un tapis de bruyères violettes, on touche à

### NANCLARÈS

dont la seule importance est une considérable fabrique de farine, qui, depuis l'ouverture de la ligne ferrée, reçoit tous les blés de Castille. Près de Nanclarès, sont les salines d'Aña, de Poza et de Rocio, qui approvisionnent toute la partie nord de l'Espagne.

Une immense tranchée vous fait voyager un instant entre deux murailles de granit, puis la Zadorra reparait avec ses eaux capricieuses, qui semblent plutôt descendre que couler sur les marches de calcaire dont son lit est tapissé. Cette charmante rivière prend sa source dans les montagnes d'Arantzazu, qui séparent le Guipuscoa de l'Alava, ccule du nord au sud, répand avec sa fraîcheur cette admirable fertilité qui rend cette province une des plus riches de la Péninsule et, après un parcours de soixante douze kilomètres,



trouve à l'autre limite l'Ebre qui, lui barrant le passage, reçoit ses eaux. A gauche, est la Puebla; la montagne qui l'abrite au nord, est encore couronnée par les ruines d'un ancien château forteresse, qu'avoisine une ruine plus récente, la tour moderne du vieux télégraphe aérien. La voie de fer va toujours suivant la Zadorra qui la sépare de la route; tout à coup, comme lasse de cet emprisonnement, la rivière s'étend, forme un coude, court brusquement franchir un barrage considérable et tombe en une belle nappe frangée d'argent dans un second lit, passe sous un pont et va servir de moteur à la minoterie de

## MANZANOS

qu'un garage met en communication avec la grande ligne. Tous les produits de cette importante fabrique sont envoyés à la Havane.

La voie franchit le rio Bayas bordé de beaux peupliers, laisse à droite un village entouré de murailles à créneaux et dans lequel on pénètre par une vieille porte ogivale. Une



ancienne église occupe le centre de ces constructions; quelques tours de roues encore, et le train s'arrête sous les élégantes marquises de la gare de

## MIRANDA DE EBRO

qui est commune au chemin du nord et à celui de Bilbao; un embranchement met en communication ce port, un des plus considérables de la côte cantabrique avec Haro, Logrono, Tudela, en un mot, avec les fertiles provinces de Navarre et d'Aragon d'une part, et de l'autre avec le nord et l'intérieur de l'Espagne, par sa jonction avec la grande ligne.

C'est là, comme point terminus des provinces libres, qu'a lieu un second contrôle fiscal; à l'arrivée en gare, la douane renouvelle ses investigations, les colis plombés à la frontière sont seuls exceptés. Les voyageurs feront donc bien de s'enquérir des formalités à remplir, s'ils ne veulent pas voir leurs bagages rester à Miranda.



Pour arriver à la ville, on traverse l'Ebre sur un beau pont de pierre de cinq arches. Le fleuve continue à descendre au milieu de la magnifique plaine qui porte son nom, se grossissant de nombreux affluents jusqu'à la Méditerranée, où il va se perdre.

Miranda, qui fut autrefois solidement fortifié, ne conserve plus qu'une sorte de redoute entourée de murailles, sur un monticule auquel est adossée la ville. Des rues étroites, tortueuses et malpropres, donnent un médiocre désir de séjourner longtemps dans cette cité, peuplée en partie par des prêtres dont le sombre costume ajoute encore à la morosité des lieux ; mais, un fort beau buffet, *quelques fois bien servi*, consolera le touriste des déceptions de la ville.

La locomotive pousse un long mugissement et le train poursuit sa course. A gauche, un beau couvent est au bas d'un immense remblai dont l'élévation permet à la vue de plonger jusque dans la cour intérieure et d'y remarquer une double rangée de petites fenêtres que surmonte une galerie élégante. La vallée



se resserre, les montagnes se rapprochent, un tunnel est traversé et

### PANCORBO

apparaît avec ses roches verticales qui de loin semblent une majestueuse muraille ; vues de plus près , elles se dessinent en contre-forts figurant tantôt des forteresses titaniques, des pyramides immenses, tantôt des tourelles gothiques à flèches aiguës s'élançant dans les airs et réfléchissant les radieuses sérénités du ciel. Ces roches imprégnées de fer, que la pluie, l'air et le soleil rouillent splendidement, sont d'une admirable couleur. Au-dessus du village, bâti au milieu de ces gorges, qu'on nomme les Thermopyles de la Castille, se voient les ruines d'un fort, dont s'empara l'armée française en 1813; commandant ainsi le défilé, elle tint longtemps en échec les troupes de lord Welington. Un point de vue enchanteur vous est un instant offert : au fond de la petite vallée, l'ancienne route et la rivière courent se disputer le passage dans l'é-



troit espace resté ouvert entre les rochers; un viaduc est jeté sur ce vide et entre dans un tunnel dont la large baie, surmontée d'aiguilles de pierre, semble le portail d'une église romane achevée au temps où florissait le plus pur gothique; à l'extrémité de ce tunnel, un autre viaduc reçoit la locomotive, qui ne tarde pas à vous conduire au milieu d'une belle et large vallée toute bordée de beaux peupliers; puis les collines redeviennent blanches et nues, ce sont les carrières de plâtre de

### **BRIBIESCA**

Cette petite ville est renommée pour ses grains et ses légumes; Bribiesca a une jolie église, dont le clocher couvert en ardoise reluit pompeusement au soleil. Cette église renferme une chapelle gothique ornée de belles sculptures de Diégo Guillen.

Remarquée des rois catholiques pour sa bonne et régulière construction, cette ville servit de modèle aux architectes qui furent chargés de bâtir la nouvelle ville de Sancta-Fé



près de Grenade. C'est aux Cortès, qui se réunirent en 1388, que le roi Jean I<sup>er</sup> investit son fils aîné du titre de *Prince des Asturies*, que l'héritier de la couronne a porté depuis.

Au bon temps des diligences, une légion de mendiants établis en syndicat, encombraient la route et rançonnaient les voyageurs; cette industrie a disparu avec l'établissement du chemin de fer, mais une autre l'a remplacée; à l'arrivée du train, le quai se couvre de petits marchands, portant des éventaires chargés de poissons frits dans l'huile du pays, de chorizos, espèce de saucissons épicés et bourrés de piment rouge, des œufs durs, et enfin une ample provision de verres d'eau accompagnés de l'inséparable azucarillo. Il est juste de dire que le tout est d'une propreté flamande.

En quittant cette station, la vallée, toujours bien cultivée, est coupée çà et là par des collines aux tons gris; les terrains glaiseux apparaissent de tous côtés, jusqu'à

### **MONASTERIO**

situé dans la gorge que forment les hauteurs



de la Horca et les monts escarpés de Sobrepenna. Au nord se voient encore les ruines d'un château fameux au temps des Maures. Le chemin de fer coupe l'ancienne route à la sortie de Monasterio, décrit une vaste courbe et atteint les tunnels de la Brujula, qui séparent le bassin de l'Ebre de celui du Duero.

L'ancienne route suivait une rampe si rapide que les arriéros ne la nommaient que la *Côte de l'enfer*. Enfin, l'air et la lumière vous sont rendus. Vous voyagerez désormais à ciel ouvert, jusqu'au delà d'Avila, c'est-à-dire durant près de trois cents kilomètres. A droite apparaît un gros village, avec ses toits de tuiles gaufrées comme une fraise et tous d'un beau rouge vif ; c'est

## QUINTANAPALLA

qui vit en 1679, sous les voûtes de sa modeste église, célébrer le mariage du roi Charles II avec la princesse Marie-Louise d'Orléans. Un bois de chênes verts s'étend à droite, tandis qu'à gauche, la vallée s'élargit jusqu'aux



eaux de l'Arlanzon, qui baignent les pieds des collines derrière lesquelles les crêtes neigeuses des hautes montagnes de Pineda se découpent en lignes blanches sur le ciel ; au sommet d'une de ces collines s'élève un ravissant édifice gothique. C'est la Cartuja (Chartreuse) de Miraflores.

Ce couvent, commencé par ordre de Jean II en 1454, pour servir de Panthéon aux rois de Castille, fut continué et achevé sous le règne de la grande Isabelle, sa fille. Le tombeau du fondateur, et celui de sa seconde femme, Isabelle de Portugal, occupent le centre de la chapelle. On s'étonne que la courte existence d'un homme ait pu suffire à l'édification complète de ces mausolées ; l'albâtre y est converti en une adorable guipure aux mille dessins divers, des statuette de moines et de saints d'une incomparable perfection occupent les angles ; un saint Jean évangéliste, écrivant, est à lui seul un chef-d'œuvre. Les statues des deux souveraines, grandeur naturelle, sont couchées sur les tombeaux. Le détail des vêtements, la den-



telle qui orne le cou à demi découvert de la reine, l'expression de pudeur répandue sur ses traits, l'air martial de ce roi, qui passait pour le plus bel homme de son royaume, sont rendus avec un art parfait; et cependant, quatre ans suffirent à Gil de Siloé pour compléter ces merveilles. A gauche, au côté de l'évangéliste, s'élève le tombeau du fils de Jean II, l'infortuné Alphonse, qui, après avoir servi de prétexte aux intrigues de quelques ambitieux, mourait à la fleur de l'âge, dans les convulsions de l'empoisonnement. Le prince est à genoux devant un prie-Dieu sur lequel un livre ouvert offre ses lignes aux pieuses méditations de l'Infant. Le fronteau du piédestal est orné d'un écusson aux armes de Léon et de Castille; deux génies le soutiennent; de chaque côté, un hallebardier fièrement campé fait sentinelle. Cette tombe à demi enclavée dans la muraille, ressort admirablement de la baie qu'on y a ménagée; des enlacements de branches, de feuilles, de pampres, de fruits, d'enfants, d'animaux, de chimères, forment un merveilleux encadrement à ce tombeau;



« Nous n'avons rien fait à l'Escorial ! » s'écria Philippe II en le voyant.

Le retable de l'autel ne mérite d'être cité, que parce que le premier or apporté d'Amérique fut employé à son ornement.

Une vieille chronique raconte ainsi l'arrivée de Christophe Colomb à Burgos, où la cour se trouvait alors.

« Dans les derniers jours de juin de l'année  
« 1496, un homme portant une longue barbe,  
« vêtu de la tunique de l'ordre de S. François,  
« le corps ceint d'une corde, entra dans la ca-  
« pitale des Castilles, entouré de ses rudes  
« compagnons de voyage, dont le visage pâle  
« et fatigué annonçait les durs travaux d'une  
« longue et périlleuse navigation ; c'était  
« Colomb.

« Pour rendre plus brillante son entrée, il  
« fit parer de plumes de diverses couleurs,  
« d'anneaux d'or et de riches colliers les  
« Indiens qu'il avait amenés d'Amérique ;  
« parmi eux, on remarquait un frère de l'in-  
« domptable cacique Caonaba et son neveu,



« enfant de dix ans, chargés d'offrir aux Rois  
« d'Espagne de magnifiques présents, entre  
« autres, un collier d'or massif d'un poids  
« considérable; une couronne d'or était en-  
« voyée par le cacique Guacanagari, ainsi  
« que des colliers, des bracelets, des masques  
« avec des yeux et des nez d'or; enfin, des  
« lingots du même métal. La reine reçut l'a-  
« miral avec toutes les marques de la plus vive  
« satisfaction, et voulant consacrer à l'Être  
« suprême les riches présents du Nouveau-  
« Monde, elle envoya les lingots à la Cartuja  
« pour dorer le retable qu'on élevait alors.

« Peut-être « ajoute le chroniqueur » existe-  
« t-il encore, ce collier d'écrevisses d'or que  
« Montezuma mit au cou de l'intrépide conqué-  
« rant qui renversa le trône mexicain; peut-  
« être les riches bijoux rapportés par Colomb  
« de ses prodigieuses expéditions, se sont-ils  
« conservés parmi nous ! Mais, assurément,  
« aucun de ces souvenirs ne vaut l'offrande  
« faite par la pieuse reine à l'église dans la-  
« quelle reposent les cendres de son père et  
« de sa mère. »



La majeure partie des vitraux datent du quinzième siècle, et se sont parfaitement conservés.

On raconte que Martin de Soria, citoyen de Burgos, avait été chargé d'aller en Flandre les commander. Dès qu'ils furent posés la reine vint les voir, et, apercevant au bas de l'un d'eux un écusson qui lui était inconnu, elle demanda quelles étaient ces armes? Le gouverneur de Burgos qui l'accompagnait, lui répondit que c'était l'écusson de la lignée de de Martin de Soria qui avait fait don à l'église de ces vitraux, en mémoire de la commission qui lui avait été confiée. L'impétueuse Isabelle, saisissant aussitôt l'épée d'un chevalier de sa suite, fit voler en éclats vitrail et écusson, s'écriant indignée : « *Il n'y a de place ici que pour les armes de mon père.* »

Le chartreux qui sert de cicerone aux visiteurs, ne manquera pas de vous faire remarquer une fort belle statue en bois, sculptée avec cet art merveilleux que les Espagnols ont seuls poussé si loin. C'est un S. Bruno d'une expression si vraie, si vivante, qu'un seigneur



de la cour de Philippe IV s'écria en le voyant : « Il ne lui manque que la parole ! — Non, répondit le roi, s'il parlait, ce ne serait pas un chartreux. » Ce mot heureux fit la réputation de Philippe.

Le décret qui, en 1835, supprima les ordres religieux en Espagne, fit de ce couvent un désert : les cellules sont vides, les jardins se sont couverts d'orties, tout y est devenu morne et triste. Véritable asile de la mort, trois ou quatre vieux moines dont on tolère la présence, occupent seuls ces immenses cloîtres.

Une belle promenade plantée d'arbres séculaires conduit de la Cartuja à la ville. Il est facile dans les hôtels de se procurer des voitures pour faire cette petite excursion.

## BURGOS

s'étend au pied d'une haute colline, que couronne un vieil édifice qui remonte au temps des Maures ; ce château, séjour des comtes, puis des rois de Castille, fut transformé en une forteresse que fit sauter, le 13 juin 1813, l'arrière-garde de l'armée française. L'ar-



lanzon sépare de la ville les faubourgs et la gare du chemin de fer.

On ne peut se défendre d'une impression indéfinissable en entrant dans la vieille capitale aux rues étroites, bordées d'antiques édifices qui racontent l'histoire des premiers jours de la monarchie espagnole. C'est à Burgos que commença, au onzième siècle, la puissance des Castellans; son peuple s'en souvient; il a conservé une physionomie fière et austère tout à la fois, qui convient à sa grandeur passée et à son obscurité présente, car le commerce de Burgos, longtemps réduit aux laines qui sont l'un des principaux produits de ce plateau froid et humide, exposé à tous les vents violents qui y soufflent presque constamment, commence seulement à se développer, grâce aux débouchés qu'offre à son industrie l'établissement du chemin de fer. Déjà un important marché de grains s'y tient chaque semaine; c'est à Burgos que se chargent les bois de Soria qui s'expédient en mardriers et en planches, dans les Castilles et jusqu'à Madrid. Sa grosse bourrellerie, connue



sous le nom de jalmeria, est répandue dans toute la Péninsule. Les villes de Lerma, de Roa, de Sepulvedo, d'Aranda de Duero sont tributaires de son commerce.

Mais c'est par l'archéologue, l'antiquaire, le touriste, que Burgos sera surtout visité.

Sa cathédrale, œuvre sublime du treizième siècle, s'élève à mi-côte et domine ainsi la ville et la vallée. Cette église aérienne, riche de vitraux et de sculptures, hardie d'attitude, aiguë de forme, et dont les flèches découpées en spirales sont les plus ouvrées, les plus déchiquetées, les plus tailladées qui aient jamais laissé voir le ciel à travers leur cône de dentelle, fut commencée en 1221 par ordre de Ferdinand le Saint. Une tour occupe le point où se joignent les bras de la croix; elle fut construite en 1567, pour remplacer celle qu'un violent ouragan venait de renverser. A l'intérieur, cette tour forme une voûte toute remplie d'innombrables détails de sculpture, de ciselure, de statuaire, puissamment combinés avec la grandeur de l'ensemble. Philippe de Bourgogne conçut le plan de cette



merveille qui fit dire à Charles-Quint : « C'est  
« un bijou qu'il faudrait enfermer dans un  
« écrin, » et à Philippe II : « Ce travail semble  
« plutôt l'œuvre des anges, que celle des  
« hommes. »

Une forêt d'aiguilles, de clochetons, de tourelles, de statues hérissent cette magnifique efflorescence de l'ogive.

Les nombreuses chapelles de la cathédrale sont pleines de sévères sculptures et de riches peintures ; chacune de ces chapelles mériterait une description particulière. Nous nous bornerons à signaler celle du Connétable qui fut construite en 1487, pour servir de sépulture à la famille de Velasco-Mendoza. Près des marches de l'autel est le somptueux tombeau des fondateurs ; les statues ont été sculptées dans des blocs de marbre blanc venus de Carrare ; l'art a prodigué ses plus fines ciselures dans les coussins, dans les vêtements, dans les innombrables ornements de ce magnifique sépulcre. Le portrait du connétable de Castille Don Pédro Hernandez de Velasco, mort en 1492, et celui de sa



femme, Dona Mencia de Mendoza, sont dans la chapelle, dont le retable peint et doré est entremêlé d'arabesques d'un goût exquis. La rosace de la voûte est sculptée avec une délicatesse merveilleuse ; d'immenses blasons ornent les murailles ; on conserve un dyptyque, sorte d'autel portatif, en ivoire, que le connétable emportait à l'armée, et devant lequel il s'agenouillait pour faire sa prière ; à la sacristie on tient soigneusement enfermé dans une armoire une admirable peinture : c'est une Madeleine à mi-corps qu'on attribue à Léonard de Vinci. Une superbe grille de fer ferme l'entrée de cette chapelle, qui appartient aujourd'hui au duc de Frias, descendant de l'illustre famille de Velasco.

Dans la chapelle Sainte Anne, est un magnifique tableau représentant la Sainte-Famille, qu'on croit être d'André del Sarto ; dans cette même chapelle, est le tombeau de l'archevêque Louis de Acuna. Plus loin, est la chapelle Sainte-Thécla, bâtie vers le milieu du dernier siècle ; c'est le rococo le plus flambant, le plus contourné, le plus tourmenté qu'ait



pu rêver l'architecture du dix-huitième siècle; l'ornement jaillit de toutes parts; avec ou sans raison, l'or y est répandu à profusion. Au dessus du maître autel de la chapelle de la Présentation, est un tableau représentant la Vierge assise, voilant l'enfant Jésus, qu'elle tient sur ses genoux; cette admirable peinture est, dit-on, de Michel-Ange; peut-être n'a-t-il fait que l'esquisser, et Sébastien del Piombo a-t-il achevé l'œuvre du maître.

Les stalles du chœur qui se développent sur deux rangs, sont en chêne sculpté; les sujets religieux s'y mêlent aux scènes profanes de la mythologie, avec cette franchise d'allure qu'a seule possédée cette grande époque.

Un immense bas-relief, de Philippe de Bourgogne, tapisse la partie extérieure du chœur; ce bas-relief est divisé en plusieurs compartiments, sur chacun desquels est représentée une scène du grand drame de la Passion du Christ. Les nombreux personnages qui y sont groupés ont tous une expression particulière et vivante : les têtes sont merveilleuses de finesse, les attitudes sont heureusement



mouvementées, les détails sont d'une exquise délicatesse, et l'architecture qui forme l'encadrement est fouillée, finie et légère comme un bijou de filigrane.

La porte qui conduit aux cloîtres est un incomparable chef-d'œuvre de sculpture, représentant en demi-relief l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem, son baptême dans les eaux du Jourdain, de nombreuses statues de rois et de prophètes, enfin, une tête de pierre, qu'on prétend être le portrait de S. François d'Assise. Voici ce qu'on raconte à ce sujet : S. François étant venu à Burgos, pour y fonder son ordre, s'arrêta un jour devant le portail qu'on construisait alors ; un des sculpteurs esquissa la tête du Saint, le portrait fut ensuite achevé et conservé à la place qu'il occupe encore aujourd'hui.

Les cloîtres sont spacieux, ils datent du quatorzième siècle ; une multitude de saints, de patriarches, d'évêques, de moines, de héros de pierre, les uns couchés sur de magnifiques tombeaux, les autres debout, la lance au poing, peuplent ces galeries, dans l'une des-



quelles est la salle de Jean Cuchiller, écuyer du roi Henri III. Le monarque se trouvant un jour sans argent, et pressé par la faim, Cuchiller vendit son manteau pour payer le souper de son maître, qui l'en récompensa en lui faisant élever le tombeau que l'on voit au milieu de cette salle, dans laquelle, à une hauteur de trois mètres environ, est fixée contre un des murs et soutenue par de fortes barres de fer une énorme caisse de bois toute vermoulue, fermée par trois fortes serrures, et d'une construction si naïve qu'elle doit avoir une origine fort ancienne. C'est avec un noble orgueil que le sacristain vous l'indique, en prononçant ces paroles :

*Cofre del Cid.*

Effectivement, une tradition affirme que ce coffre a appartenu au fameux Cid Rodrigo de Vivar. Se trouvant à court d'argent, au moment d'entreprendre son expédition contre Valence, il emprunta à des juifs une somme considérable, offrant de leur laisser en gage ce coffre rempli, disait-il, de pierres



précieuses et d'objets d'or, mais, en réalité, ne contenant que des cailloux recouverts de riches étoffes. Les Israélites, confiants dans la bonne foi du Cid, le crurent sur parole, et livrèrent la somme qui, d'ailleurs, leur fut scrupuleusement rendue, dès que la première bataille gagnée sur les Maures eut laissé le héros Castillan maître d'un riche butin.

Plus loin est la salle du chapitre luxueusement tapissée ; son plafond, très-ancien, est couvert de magnifiques arabesques ; sur la frise de la corniche, est écrit en lettres gothiques le troisième chapitre du livre des proverbes ; on y voit une nativité de S. Jean, de Jordan ; un S. Jean évangéliste, de Murillo, et un Christ en croix du Greco. Dans la petite sacristie, sont de belles toiles, entre autres un Christ et un *Ecce-homo* de Murillo, une nativité de notre Seigneur, de Jordan, et plusieurs tableaux sur cuivre. L'ancienne sacristie, qui est dans les cloîtres, renferme les portraits des cent huit prélats qui ont successivement occupé le siège épiscopal de Burgos, depuis S. Jacques le Majeur, jusqu'à ce jour.



De splendides gravures sur bois et douze belles glaces de Venise complètent l'ornement de cette salle.

Après la cathédrale, ce que le voyageur voudra voir surtout, c'est le tombeau du Cid et de Chimène. Le premier enfant qu'il rencontrera lui offrira de le conduire à la *Casa consistoriale*, et, chemin faisant, lui racontera les hauts faits du Campéador; il connaît son histoire et chante les vieilles ballades du héros Castillan; sur une place à arceaux, un peu dans le goût de notre place royale, et où se tient le marché de la ville, est une médiocre statue de Charles III. La maison consistoriale occupe l'extrémité de cette place; les portes s'ouvrent devant votre cicérone improvisé, et une bonne dame vous fait traverser cinq ou six salons grotesquement ornés, avant d'arriver à l'oratoire où sont provisoirement déposés les restes du couple heureux qui inspira à Corneille un chef-d'œuvre. Dans une cippe en bois de noyer, dont l'intérieur est séparé en deux compartiments doublés de zinc, reposent les



ossements de Chimène et de celui qui, même après sa mort, fit trembler l'ennemi ; ces cendres furent transportées de San Pedro de Cardena, après la suppression des couvents en 1835 ; et bientôt, dit-on , un tombeau recevra ce précieux dépôt.

Un arc de triomphe élevé par ordre de Philippe II, en l'honneur de Fernan Gonzalès, premier comte de Castille, est sur le chemin qui conduit aux ruines de la maison où naquit le Cid.

Non loin de la cathédrale est un palais connu sous le nom de *Maison du cordon*. C'est une curieuse construction du xv<sup>e</sup> siècle. Un cordon de l'ordre Teutonique forme l'encadrement de la porte principale, au-dessus de laquelle les armes royales y sont reliées à celles de Velasco y Mendoza.

Enfin, à l'entrée de la rue de los Avellanos, on montre encore la maison où fut retenu prisonnier le connétable don Alvaro de Luna. Cette construction paraît remonter au x<sup>e</sup> siècle. Quelques édifices modernes commencent à s'élever, mais hors de la vieille enceinte qu'ils semblent respecter.



Après Burgos, le tracé abandonnant l'ancienne route, se dirige vers Valladolid à travers la riche vallée de l'Arlanzon, peuplée de cinquante-huit villages. A droite et à gauche du chemin, dans l'étendue de dix kilomètres seulement, à

### **QUINTANILLEJA**

une briqueterie, récemment construite, vient, avec ses nombreux travailleurs, donner un mouvement inespéré à cette station. Entre Estepar et Pampliega est un charmant petit bois de bouleaux, d'ormes et de trembles, où des moutons blancs paissent en compagnie d'une légion de poules qui jasant gravement. Les petites villes de

### **PAMPLIEGA, ESTEPAR ET VILLAQUIRAN**

expédient, chaque jour, à Madrid, des milliers d'œufs, dont les habitants de la capitale font une si grande consommation.

Déjà les collines en s'éloignant découvrent



la vaste plaine; les petits chênes verts, dont elles sont tapissées, ressemblent à une écume végétale. Les vignobles commencent à apparaître et, étendant sur le sol leur vert branchage, préparent l'abondante récolte. Soixante-quatre kilomètres nous séparent de Burgos, nous touchons à

### TORQUEMADA

gros bourg, adossé à une colline; ses maisons blanches, ses toits en ardoises font plaisir à voir, tant on est peu accoutumé à cet air de propreté qui indique une certaine aisance.

C'est à Torquemada que la reine Jeanne, la folle, se trouvant un jeudi 14 janvier 1507, mit au monde une fille qui s'appela Catherine et fut plus tard reine de Portugal. Après la mort d'Isabelle la Catholique, Philippe le Beau, archiduc d'Autriche et duc de Bourgogne, vint prendre possession du trône de Castille, dont héritait sa femme, Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle. Débarqué à la Corogne, le 28 avril 1506, il se rendit à Burgos,



entouré d'une cour brillante. Des fêtes somptueuses lui furent offertes. Jean Manuel, ministre d'Etat, ayant convié le roi à un banquet, au sortir de table, disent les chroniqueurs, Philippe prit part aux divertissements des seigneurs qui jonaient à la paume ; agité par la violence de cet exercice et baigné de sueur, il but une assez grande quantité d'eau froide. La nuit suivante, il ressentit des douleurs aiguës qui augmentaient d'instant en instant. Le docteur Yanguas, envoyé près du roi par le cardinal Ximenès Cisnero, ordonna une saignée ; les médecins flamands, qui avaient accompagné Philippe, s'y opposèrent, alléguant la faiblesse de complexion de leur maître. Yanguas, blessé de voir ses conseils rejetés, retourna chez le cardinal et lui déclara que la fin du roi était prochaine ; effectivement, il succomba après sept jours de maladie, le 25 septembre 1506. Il n'avait pas atteint sa vingt-neuvième année. Ses traits d'une régularité parfaite, la noble élégance de sa taille, cet air fier et audacieux qui convient à un jeune prince, tout en lui séduisait.



Quand il eut rendu le dernier soupir, la reine se jeta sur le corps de cet époux tant aimé, le tint étroitement embrassé, le couvrant de baisers et de larmes; elle resta ainsi jusqu'au lendemain sans qu'il fut possible de l'arracher à ses étreintes douloureuses, s'abandonnant au plus profond désespoir, étrangère à tout ce qui l'entourait, refusant toute consolation comme sacrilège et impie. Elle prêta cependant une oreille attentive, lorsqu'un moine lui assura que Dieu, dispensateur des grâces, pouvait bien faire pour le roi Philippe ce qu'il avait fait pour Lazare. Dès lors, s'abreuvant à cette source d'espérance, elle attendit le moment heureux où son bien-aimé serait rendu à la vie.

Le corps du prince, revêtu du manteau royal, fut étendu sur une couche somptueuse, tenant un sceptre dans chaque main, l'épée nue au côté; il resta ainsi exposé durant deux jours, puis enfermé dans un cercueil recouvert de riches étoffes de brocart. Le 28, le cortège funèbre se dirigea avec pompe vers le monastère de Miraflores, où furent déposés



les restes du royal époux de Jeanne.

Peu de temps après, la reine apprit que les flamands, qui avaient accompagné Philippe en Espagne, formaient le projet de retourner dans leur patrie, emportant avec eux les restes de leur roi.

Jeanne se rendit aussitôt au monastère, voulant s'assurer elle-même que la profanation n'avait pas été commise. Le 1<sup>er</sup> novembre, elle entendit la messe, et après avoir communié, elle ordonna d'ouvrir, en sa présence, le cercueil qui renfermait le corps de son époux. Les religieux essayèrent en vain de s'opposer à cette violation, lui représentant qu'elle était contraire aux canons de l'église et aux lois du royaume. La reine les chassa de sa présence, et, proférant de terribles menaces contre ceux qui refuseraient de lui obéir, elle donna l'ordre aux serviteurs qui l'accompagnaient d'ouvrir la bière. Le cadavre était dans un tel état de corruption, que ses traits ne conservaient déjà plus forme humaine; elle s'approcha, considéra avec attention ces tristes restes qu'elle toucha de ses propres mains, à



plusieurs reprises, sans qu'une seule larme vînt mouiller ses paupières. Tranquillisée, elle retourna à Burgos, et, dès le lendemain, envoya au monastère, outre un magnifique plat d'argent doré, les rideaux de soie brodés d'or qui avaient orné leur couche nuptiale, la robe de brocart rouge et blanc qu'elle portait le jour de son mariage (et dont les moines se firent des chasubles). Puis elle commanda, pour le repos de l'âme de Philippe, trois mille messes et trois cent soixante-cinq *requiem* chantés.

Une épidémie l'obligeant à quitter Burgos, elle refusa de se séparer de son trésor, et alla elle-même le chercher à la Cartuja, le dimanche 2 décembre.

Le cercueil fut placé dans un carrosse magnifique, traîné par six chevaux. Les évêques de Mondognedo, de Jëan et de Malaga accompagnaient le convoi funèbre, derrière lequel marchaient la reine, le marquis de Villana, le connétable, l'ambassadeur Louis de Ferrer, les grands de la cour et les seigneurs.

Les routes étaient à peine tracées et les chemins presque impraticables en raison des



pluies ; la nuit étendit bientôt son long voile de deuil sur la terre ; cependant le cortège, avançant péniblement, n'arrêta sa marche qu'à minuit dans le petit village de Cabia ; le lendemain, il se remit en route et arriva à la chute du jour à Torquemada. La reine entra dans la première maison qu'elle rencontra : c'était la modeste habitation d'un pauvre chapelin, refusant une installation meilleure et plus digne d'elle. C'est là que, six semaines après, la malheureuse fille des rois catholiques mettait au monde l'infante Catherine. La folie de Jeanne ne fut autre que cet amour excessif qu'elle eut pour Philippe, qui la traita toujours avec la négligence la plus affectée.

## MAGAZ

a sa station au village même. Une grande tour carrée, celle de l'église, est ornée de quatre affreux clochetons en fer blanc et s'élève triste au milieu d'un amas de maisons grises, sèches, calcinées. A gauche, un jardinet, entouré d'arbres, baigne ses pieds dans les eaux



cristallines d'un petit ruisseau au bord duquel des canards prennent leurs ébats.

D'ailleurs, plus nous pénétrons au cœur de la Castille et plus les arbres et la verdure deviennent rares ; cependant les cours d'eaux abondent dans ces régions privilégiées où, presque sans culture, se recueillent d'abondantes moissons ; mais, disent les habitants, les arbres attirent les oiseaux et les oiseaux mangent les grains de nos champs ; or, s'il n'y a pas d'arbres, il n'y aura pas de petits ravageurs, et ce judicieux raisonnement arrive à priver d'ombrage les habitants de deux cents villages, exposés six mois de l'année aux ardeurs d'un soleil tropical, tandis que

Les allouettes font leur nid,  
Dans les blés, quand ils sont en herbe.

Un joli pont oblique de cinq arches est jeté sur le Carrion que le train franchit pour s'arrêter presque aussitôt à

### VENTA-DE-BANOS

Ces mots : « les voyageurs pour la ligne de Palencia, Léon, Santander changent de voiture »



se répètent sur toute l'étendue des quais. Effectivement, vous êtes au point où la ligne se bifurque ; l'une des branches, tournant au Nord, se dirige vers Santander jusqu'à Alar del Rey, où elle joint le chemin de fer d'Isabelle II. La voie, sur les quatre-vingt-dix kilomètres de son parcours, traverse la plaine parallèlement au canal de Castille.

A Palencia, qui est à dix kilomètres au nord de Banos, la ligne des Asturies s'embranché sur celle de Madrid à Irun. Venta de Banos possède des eaux minérales qui ne sont guère connues aujourd'hui que de ses habitants, et pourtant leur réputation est très ancienne. On raconte que le roi Receswinth, qui vivait en 660, au retour d'une expédition qu'il fit à Saragosse, pour s'opposer aux projets ambitieux d'un noble seigneur wisigoth nommé Froja, s'arrêta à Banos, dont les eaux saluaires le guérèrent d'une grave maladie. En reconnaissance, il fit élever sur les lieux mêmes une petite chapelle à S. Jean-Baptiste. Quoiqu'en mauvais état, la chapelle existe encore, et on y conserve une table de marbre



sur laquelle est gravée une inscription latine, et qui fut donnée par Receswinth.

La station de Banos possède un buffet généralement bien approvisionné. Le train reprend sa course, et bientôt le regard plonge dans de beaux vergers couverts de cerisiers nains, de poiriers, de pommiers, d'abricotiers chargés d'excellents fruits, qui fournissent à toute la contrée. Là le Pisuerga reçoit le Carrion. Un ancien couvent de bénédictins étend à gauche ses immenses dépendances, jusqu'à la rivière.

### **DUENAS**

qu'on assure avoir été fondé par les Celtes, détruit par les Sarrasins et reconstruit en 904, par Alphonse III, est bâti à flanc de coteau, ou pour mieux dire, creusé, car, à part un groupe de maisons qui s'élèvent à l'entrée du bourg, le reste se compose de caves taillées dans le roc. Rien de misérable comme ces taupinières, habitées pour la plupart par des Gitanos, cette tribu qui conserve son originalité, ses mœurs, son type, son langage et ne se mêle jamais à la grande nation au milieu de laquelle elle



vit depuis tant de siècles. Le Pueblo est séparé de la voie ferrée par le canal de Castille, qui coule paisiblement entre deux murailles; commencé vers le milieu du siècle dernier, ce canal n'est terminé que depuis vingt-cinq ans. De nombreux moulins à farine sont établis sur ses rives. La ligne d'Isabelle II qui commence à Alvar del Rey où s'arrête le canal, continue le transport des céréales jusqu'au port de Santander, qui les expédie aux Antilles et en Angleterre. L'embranchement fait dans cette direction par la ligne du Nord, enlève au canal une partie de son trafic.

Après Duenas, le chemin de fer suit la rive gauche du Pisuerga, qu'il franchit sur un beau pont de neuf arches, pour atteindre

### **CABEZON**

qui, autrefois plus peuplé que Valladolid, ne conserve plus que sept cents habitants et les ruines d'un ancien château forteresse. Mais que les collines qui forment l'horizon sont belles, avec leurs couleurs sombres et leurs lignes austères!



Onze kilomètres séparent cette dernière station de Vallalolid ; bientôt le voisinage de la grande ville se fait sentir ; les routes sont plus fréquentées , c'est une longue file de mules traînant une lourde galère ; plus loin, un troupeau d'ânes chargés de sacs de plâtre, qui trottent allègrement, laissant derrière eux un nuage de poussière ; un gamin assis sur la croupe du dernier, de telle façon que la partie extrême de l'animal disparaît complètement sous le cavalier, active les retardataires au moyen d'un gourdin dont les coups pleuvent sur les pauvres quadrupèdes suivant l'humeur du petit tyran.

Un immense champ carré, clos de murs et dont la porte est surmontée d'une croix, est la première chose que vous rencontrez à droite en arrivant à Vallalolid. Ce champ est le cimetière, ces murs sont les tombeaux. Leur épaisseur est d'environ sept pieds ; séparés en compartiments dont l'ouverture figure celle d'un four, c'est dans ces casiers que se dépose la bière ; quelques briques et une couche de plâtre ferment l'entrée qu'on recouvre



d'une plaque de marbre noir où sont inscrits, en lettres d'or, les noms du défunt et les regrets de la famille. Il y a quatre étages de ces loges superposées ; quant aux pauvres qui meurent, ils n'ont pas l'honneur d'être emmurés, on les enterre tout simplement. Après les avoir exposés sur une table en marbre noir qui est à l'entrée du cimetière, et que le prêtre attaché à ce triste lieu a dit quelques prières et recueilli quelques cuartos pour le travail fait, deux fossoyeurs prennent le cadavre et le déposent ainsi dans la fosse ; car, le cercueil est remporté par les agents de l'administration de la bienfaisance, qui l'ont loué pour deux ou trois heures. Cette fosse, faite à la hâte, est plus ou moins profonde ; quelques pelletées de terre jetées sur le malheureux ne suffisent pas toujours à dissimuler ses formes qui restent dessinées en relief sur le sol, que foulera demain quelque promeneur désœuvré. Rien d'odieux comme ce manque de respect pour la mort.

Sur une pelouse, à droite du champ de repos, des groupes joyeux dansent au son des gui-



tares ou des tambourins; ces jeunes filles, aux vêtements bariolés, semblent une prairie émaillée de fleurs. Elles sont si jeunes, et la vie est si longue, que rien ne saurait troubler leur franche gaîté.

### VALLADOLID

L'ancienne capitale vient de se réveiller au bruit du marteau sur l'enclume, du tic-tac des moulins, du grincement des métiers dans les fabriques. Les hautes cheminées des usines annoncent la ville industrielle; des constructions nouvelles s'élèvent de toutes parts, surtout aux environs de la station, qui occupe un immense emplacement. Ses ateliers nouvellement construits, sous une direction habile, sont spacieux; un beau bâtiment, celui de l'économat, occupe le centre des diverses constructions élevées pour les besoins du service; une jolie remise demi circulaire pour recevoir les locomotives, vient d'être terminée. Les bâtiments de la station ne sont encore que provisoires, mais avant peu on fera les constructions définitives.



En sortant de la gare, on traverse, pour arriver à la ville, un vaste champ que de nombreux travailleurs sont occupés à niveler; le costume de cette légion est d'une nuance terreuse qui rivalise avec la teinte bronzée de leur visage. On ne tarde pas à entendre un cliquetis monotone d'abord, mais qui donne le frisson quand on découvre qu'il est produit par les chaînes que ces malheureux traînent péniblement; ces travailleurs sont les forçats du Présidio; ils ont d'ailleurs l'air d'être assez peu affligés de leur sort, et on serait tenté de les croire heureux, si l'homme, dans quelque condition qu'il soit, quelque dégradé qu'il puisse être, n'avait pas toujours soif de liberté; ce champ est donc destiné à entendre les soupirs des misérables de tous les âges. C'est sur ce Campo-Grande, qu'au beau temps de l'Inquisition, s'élevaient les bûchers. De retour en Espagne, après l'abdication de son père, Philippe II, en arrivant à Valladolid, apprend que le grand inquisiteur vient de livrer aux flammes trente criminels; il manifeste les plus vifs regrets de



n'avoir pu assister à cette exécution, et demande un second auto-da-fé. Comme les victimes ne manquaient pas, le 8 octobre 1559, quarante malheureux furent envoyés au supplice. Arrivés au lieu de l'exécution, l'un des condamnés, officier distingué, demanda au roi comment il avait le courage de contempler les tortures de son peuple. — « Mon fils, » répliqua le pieux monarque, « subirait le même sort s'il était un misérable hérétique comme toi. »

Une large rue bien bâtie conduit à la place de la *Constitution*. Pas une ville ou pueblo espagnol qui n'ait sa *Plaza de la Constitución*. C'est un vaste carré long entouré de maisons soutenues par des colonnes de granit d'un seul morceau, et qui ont dû coûter des peines infinies pour être apportées du Guadarrama. L'hôtel de ville, qui fait face à la grande rue Santiago, occupe le centre de ces constructions régulières; c'est une affreuse chose de 1562, qui, badigeonnée en vert pomme en 1837, vient d'être récemment débarbouillée.



Sous les arcades de la place, c'est-à-dire sur une étendue de deux cents mètres environ, se réunissent tous les promeneurs de la ville, pendant au moins cinq mois de l'année ; on circule sur deux rangs bien serrés et formant le colimaçon, avec la lenteur d'une procession bretonne ; qu'un individu s'arrête pour allumer une cigarette ou prendre son mouchoir, deux mille personnes s'arrêtent. Cette fourmilière bourdonne ainsi, tournant sur elle-même quatre heures de suite sans ressentir le moindre vertige...

La moitié de la place est encore occupée le matin par les marchandes de légumes, tandis que le marché se tient sur une petite place et dans les rues voisines. Ce privilège, auquel on ne saurait leur faire renoncer, remonte à des temps fort éloignés ; quand on voulut faire la place, ces terrains étaient occupés par des jardins, les propriétaires ne consentirent à les abandonner qu'à la condition expresse de pouvoir au moins vendre leurs légumes sur ce même emplacement, ce qui leur fut accordé.



Sur la petite place où se tient la poissonnerie, s'élève une fontaine-obélisque, sur l'emplacement de la maison où mourut, en 1506, dans un état voisin de l'indigence, celui qui avait donné l'Amérique au monde. Non loin de là est le carrefour de l'Ochavo, où s'éleva l'échafaud du fameux connétable don Alvaro de Luna, qui, après avoir gouverné pendant plus de trente ans au nom du faible Jean II, fut abandonné par lui. Les faveurs royales, on le sait, sont rarement durables, et quoique celles de Jean II se fussent continuées bien au delà des limites ordinaires, elles ne devaient pas être une exception au cours habituel de l'inconstance humaine. Jean désirait épouser une fille de Charles VII, roi de France; le connétable lui imposa une princesse de Portugal. Le roi se soumit, comme toujours, à la volonté du favori, mais en disant ces paroles prophétiques : « *Tal vez meterà en Castilla à quien de Castilla le saque à él.* » Peut-être amène-t-il en Castille qui l'en fera sortir. Effectivement, Alvaro eut dans la nouvelle reine une ennemie déclarée qui travailla



sans relâche à le perdre, elle y réussit. Le roi, désireux de se soustraire à l'altière domination de son ministre, avait laissé agir la reine auprès du comte de Plasencia, pour qu'il arrêtât ou même assassinât le connétable ; mais celui-ci, informé bientôt de ce qui se tramait contre lui, fit appeler dans sa maison une de ses anciennes créatures, Alphonse de Vivero, qu'il savait être devenu son secret ennemi ; quand Alphonse se présenta, Alvaro lui mit sous les yeux la correspondance qu'il avait entretenue avec le roi, relativement à l'arrestation du ministre. Le lendemain, le jeune Vivero fut trouvé désarmé et sans vie au pied de l'une des tours du château de Luna ; aussitôt accusé de cet assassinat, et assiégé dans sa propre demeure, le connétable se rendit, en recevant du roi la promesse que sa vie, sa liberté, ses biens même, seraient respectés. Mais on ne se fut pas plutôt assuré de sa personne que ses biens furent confisqués, son procès instruit, et il fut condamné à la peine capitale. De Burgos, on le conduisit à Valladolid, lieu fixé pour l'exécution. Mais Jean II,



se souvenant des services réels du connétable, de la longue affection qui les avait unis, de la promesse qu'il lui avait faite d'épargner sa vie, fut deux fois, dans la nuit qui précéda l'exécution d'Alvaro, sur le point d'envoyer l'ordre de le rendre à la liberté ; la reine réussit à suspendre ses scrupules. Comme l'heure fatale approchait, le connétable, monté sur une mule et accompagné de deux moines, fut conduit au lieu du supplice ; un héraut le précédait, criant : « Voici comment notre roi et  
« seigneur punit ce cruel tyran, parce que,  
« par son orgueil et sa folle audace, il a inju-  
« rié Sa Majesté royale qui représente Dieu  
« sur la terre, s'emparant de la maison, de  
« la cour, du palais de notre maître, usur-  
« pant une place qui n'était pas la sienne. Il  
« fit beaucoup d'autres crimes, excès, délits,  
« maléfices et corruptions. C'est pourquoi il  
« va être décapité, afin que la justice de Dieu  
« et celle du roi soient satisfaites, et qu'il  
« serve d'exemple à tous ceux qui commet-  
« traient de semblables forfaits.

Arrivé près de l'échafaud, Alvaro de Luna



appela un des pages du prince Henri, et lui dit : « Conseille à ton maître de mieux récompenser ses serviteurs que son père ne me récompense maintenant. » Puis, montant d'un pas ferme les marches de l'échafaud, il s'agenouilla quelques instants devant un crucifix, découvrit son cou de ses propres mains, et posa tranquillement sa tête sur le fatal billot ; elle roula sous la hache du bourreau qui la releva et la suspendit à un anneau de fer qu'on voit encore aujourd'hui entre les deux premiers piliers de la maison faisant l'angle du carrefour et de la rue de la Plateria. Après quelques heures, la tête sanglante fut transportée sur la grande place ; une plaque commémorative occupe le lieu où elle fut exposée. Le peuple, témoin du supplice de cet homme, naguère plus puissant que le roi, et dont les funérailles étaient faites aux frais de la pitié publique, passa subitement de la haine aux marques de l'affliction et du regret. D'abord enterré au cimetière des justiciés, ses restes mutilés furent plus tard transportés à Tolède et déposés dans un magnifique



tombeau d'albâtre, au centre d'une chapelle, derrière le maître-autel, dans la cathédrale.

En quittant cette petite place de l'Ochavo, on suit un dédale de rues et de ruelles qui conduisent devant San Pablo. C'est là que se retrouvent les nombreux témoins du faste et des prodigalités des règnes éclatants de Charles-Quint et de Philippe II. La façade de l'édifice du commencement de la renaissance est la seule chose conservée ; elle se compose de deux parties bien distinctes : d'un portail rentrant, qu'on dit être de Juan et Simon Colonia, et d'une partie pleine ; on attribue le couronnement de la façade au célèbre Berruguete, élève de Michel-Ange, et comme lui architecte, peintre et sculpteur. Le bas-relief, au-dessus de la porte, représente le fondateur Don Alonso, évêque de Burgos et de Palencia, agenouillé devant la sainte Trinité et saint Jean-Baptiste. Les armes sont celles du cardinal de Lerma, qui contribua à l'achèvement de l'église.

Près de là, San Gregorio, aujourd'hui palais du gouverneur, est l'ancien collège des



Dominicains. Il fut bâti en 1488 par ce même Alonso, évêque de Burgos : sa façade est bien conservée ; elle appartient au gothique épanoui qui marque la décadence du style ogival, les ornements sont plus lourds et moins bien agencés que dans la façade de San Pablo ; cependant ses aiguilles sont plus massives et se prêtent mieux à l'encadrement. Cette façade est attribuée à Juan de Juni, un des bons sculpteurs de cette époque. La cour intérieure, le grand escalier et quelques portes sont bien conservés et méritent d'être remarqués.

Sur cette même place de San Pablo est un palais fort simple qui n'appelle l'attention que par un balcon intérieur qui échancre l'angle du mur à la hauteur du premier étage, et forme une loge d'un goût très-original ; c'est dans ce palais qu'est né Philippe II ; c'est par ce balcon que Charles-Quint le présenta au peuple. On montre encore une croisée du rez-de-chaussée dont la grille et les barreaux sont fortement rejoints par une chaîne de fer, et voici ce qu'on raconte : Le palais dépendait de



deux paroisses, la façade principale, Corredera de San Pablo, appartenait à saint Martin; le côté de la rue relevait de San Pablo. Afin que l'enfant royal pût être baptisé dans l'église métropolitaine, on ouvrit un passage par cette fenêtre grillée, et sans violer les droits de sa voisine, la cathédrale eut l'honneur de la cérémonie.

Toujours sur cette même place, et faisant face à San Pablo, se trouve le palais royal. Philippe III revint en 1601 à Valladolid avec la cour et l'administration. Il acheta au duc de Lerme plusieurs maisons voisines, et l'agrandit considérablement. Ce monument, dont l'extérieur fait tout d'abord songer à un grenier à fourrages bien entretenu, renferme une cour à arcades d'une extrême élégance, et des demi-reliefs du Berrugueté d'une rare beauté.

Napoléon y séjourna plusieurs fois. Une colossale cathédrale, commencée par Herrera et abandonnée par lui pour l'Escorial, s'élève au milieu des rues étroites et tortueuses ; les dessins en furent faits sur le modèle de Saint-



Pierre de Rome, mais le chœur seul a été terminé ; plus tard, afin d'utiliser ce qui était fait, on ferma l'ouverture béante au moyen d'un mur de briques, et on y éleva un autel provisoire pour y célébrer l'office divin ; ce provisoire semble être définitif, car aujourd'hui toute l'attention se porte sur la réédification d'une tour que la foudre avait renversée. A l'intérieur, ce temple a la nudité glaciale, la majestueuse simplicité des édifices à larges voûtes qui ont le plein cintre pour base ; à l'extérieur, ce monceau de granit semble un géant mutilé. On montre dans la sacristie une exécution en plâtre de l'ensemble de l'église, tel que l'indiquent les plans d'Herrera, signés de sa main, et que renferme la même sacristie. Non loin de là, est l'ancien collegio mayor de Santa Cruz, un des six grands collèges d'Espagne. Il fut fondé en 1494 par le cardinal de Mendoza, et sert aujourd'hui de bibliothèque et de musée. Cette construction, qui date de la plus belle époque de la renaissance, est d'un goût délicieux ; les arabesques de sa façade et de sa corniche



sont de véritables chefs-d'œuvre. La bibliothèque, qui contient plus de 15,000 volumes, mérite d'être visitée, elle est entretenue avec une intelligence et un soin remarquables.

Le musée renferme quelques beaux tableaux, des Rubens surtout, et puis des Velasquez, des Ribera, deux Zurbaran, quelques Diego Diaz, etc. De nombreuses sculptures sur bois représentant le Christ en croix, différents martyrs et leurs bourreaux, le tout d'un réalisme effrayant ; enfin, pour pièce dernière, votre montreur de suppliciés vous fait admirer un saint Laurent se tordant sur son gril comme une branche de sarment dans un brasier, puis il vous abandonne aux mains d'un cinquième cicérone, chargé de vous conduire à l'ancienne chapelle du collège où sont déposées les stalles qui ont appartenu à San Pablo ; elles ont le mérite de celles de la cathédrale de Burgos. Quatre merveilleux panneaux d'Albert Durer et quelques autres peintures y ont également été placés. Au milieu de la chapelle sont deux statues en bronze doré d'un grand style, ce sont celles du duc



de Lerme, favori de Philippe III et de sa femme. Ces statues ornaient autrefois les tombeaux dans l'église de San Pablo.

Il faut encore citer au nombre des beaux monuments de Valladolid, l'église gothique de la Magdalena, bâtie en 1570. Son grand retable est une des œuvres capitales d'Esteban Jordan ; San Martin, avec sa tour byzantine et son petit portail dorique de Francisco de Pavès ; l'église du Salvador, qui marque le passage de la renaissance. Valladolid est certainement mieux dotée qu'aucune autre ville d'Espagne pour le nombre de ses édifices religieux, qui tous renferment quelques beaux ouvrages d'art.

La vieille capitale espagnole possède deux fort jolis théâtres récemment construits, de magnifiques promenades ombragées par des chênes séculaires ; de nombreux cours d'eaux y répandent une agréable fraîcheur.

Un buffet de premier ordre est établi à la gare de Valladolid.

Toujours emporté par la vapeur, le train reprend sa course à travers l'immense plaine



à laquelle les moissonneurs viennent de couper les cheveux d'or ; un pont jeté sur le Duero est franchi en un instant ; c'est de là qu'on aperçoit à droite, sur un pli du terrain, le château de Simancas, avec ses tours, son donjon, sa double enceinte, son large fossé et ses ponts ; son village est à ses pieds. Sa construction remonte au temps de la domination des Maures ; Herrera le restaura en 1583. Charles-Quint, sur la proposition du cardinal Ximènes, l'acheta à l'amiral de Castille pour y réunir les archives du royaume. Diego de Ayala, secrétaire de l'empereur, fut chargé de ce soin. De vastes salles, bien disposées, renferment les souvenirs des grandeurs de la nation espagnole. On y montre aux visiteurs, entre autres choses curieuses, des autographes de la reine Isabelle la Catholique, de l'inimitable auteur de Don Quichotte, à la date de 1518 ; de 1502, le recueil des comptes du Grand capitaine, Gonzalve de Cordoue, qui se plaint de la négligence avec laquelle se font les envois de légumes secs et de poisson salé pour ses troupes d'Italie.



Dans la première salle, quatre coffres de bois incrustés de nacre et d'argent occupent leur place sur les rayons parmi les autres volumes. Ces coffres, que les souverains emportaient avec eux en temps de guerre, renfermaient les actes les plus importants. Nous avons tenu en main le suivant, écrit en français, et que le bibliothécaire avait pris au hasard dans l'une de ces boîtes ; il portait pour suscription : *Titre original par lequel Philippe II confie à son frère, don Juan d'Autriche, le gouvernement des Pays-Bas.* (1<sup>er</sup> septembre 1576.) On y lit : « Par la grâce de Dieu, Moi, roi de Castille, de Léon, d'Aragon, de Navarre, de Naples, de Sicile, de Mallorca, de Sardaigne, des îles Indes, de terre ferme, de la mer Océane, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Lothier, de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, comte de Hapsbourg, de Flandre, d'Artois, comte palatin de Hainaut, Hollande, Zéelande, Namur, Zutphen, marquis du Saint-Empire, seigneur de Frise et des pays d'Utrecht, et dominateur en Asie et en Afrique, etc., etc. Signé : PHILIPPE II. »



Que reste-t-il aujourd'hui de tant de puissance !

C'est à Simancas que fut enfermé Antonio de Acuna, évêque de Zamora et l'un des chefs des comuneros. Ayant levé, en 1522, un bataillon des prêtres de son diocèse, il se battit contre les troupes royales ; fait prisonnier, il fut jeté dans un cachot du château, et après y avoir subi les plus horribles traitements, il fut pendu aux créneaux de la tour de Jean II, par ordre du farouche Ronquillo, alcalde et gouverneur de Valladolid.

Simancas a sa légende qu'on raconte ainsi : le château étant tombé au pouvoir des Musulmans qui, en 938, avaient, sous les ordres d'Abdéram III, pénétré au cœur de la Castille, ils enlevèrent sept femmes du village qu'ils enfermèrent avec eux dans la forteresse. Aussitôt les Espagnols firent le siège du château. Les assiégés offrirent de rendre les captives, mais ils déclarèrent qu'ils ne le feraient qu'après leur avoir coupé la main droite. *Asi mancas las quereis ?* (ainsi manchottes les voulez-vous ?) dirent les ravisseurs. *Si, mancas*



*las quéremos*, répondirent les assiégeants et les pauvres femmes furent rendues mutilées. De là le nom donné au pays et l'écusson de la ville qui porte sept mains coupées.

Après avoir traversé un petit bois de chênes verts, le train touche à Viana, puis à

### **VALDESTILLAS**

Il franchit ensuite l'Adaja et laisse, à l'ouest, la route et la rivière. Les plateaux ondulés, bordant la plaine qui fuit à perte de vue, semblent, ainsi que la sombre verdure des pins, enveloppés par le soleil d'une sorte d'atmosphère veloutée.

### **POZALDEZ**

a dans ses environs les beaux vignobles de la Seca et de Rueda, qui sont les meilleurs crûs du pays ; ces vins s'expédient par Santander à Xerès où ils vont suppléer à l'insuffisance des récoltes. Là, ils sont transformés en ces fameux sherry si chers aux fils d'Albion.

Neuf kilomètres plus loin, la marche du train se ralentit, un coup de sifflet prolongé



annonce l'approche d'une station importante, c'est

### MEDINA DEL CAMPO

la vieille cité marchande, autrefois un des principaux marchés de grains de l'Europe. En l'an 1563, il y eut à la fêria de Médina un trafic et une circulation en lettres de change, les premières connues, qui s'éleva, dit-on, à plus de cent cinquante millions d'écus. On montre encore sur la place un fût de colonne brisée, auquel on attachait ceux qui, ayant contracté quelque emprunt au commencement du marché, ne remboursaient pas au prêteur quand le marché était terminé. Cette colonne s'appelait : *Banca rota*. Est-ce l'étymologie de banqueroute ? Medina possède un fort bel hôpital, bâti en 1591. Sa façade ne compte pas moins de cent mètres ; un cloître spacieux, avec une galerie à arcades d'élégante construction, orne l'intérieur. Dans l'église de Santiago sont déposés les restes du marquis de la Ensenada, digne imitateur de Colbert, et qui prépara le beau règne



de Charles III. A l'est de la ville, de l'autre côté du chemin de fer, se voient les restes du fameux château de la Mota, bâti en 1440 par Fernando Careno. Ces ruines imposantes, l'épaisseur des murailles, la distance qui sépare les portes, dont quelques-unes sont encore debout, les vastes souterrains s'étendant sous toute la partie qu'a occupé l'édifice, indiquent ce qu'il devait être quand Isabelle la Catholique y mit au monde Catherine d'Aragon, sa dernière fille, qui, veuve d'Arthur, prince de Galles, épousa Henri VIII, son beau-frère. On sait que l'inconstant monarque la répudia plus tard, pour faire monter sur le trône Anne de Boleyn, qu'attendaient des malheurs plus grands encore.

C'est dans ce même château que Christophe Colomb vint rendre compte aux rois catholiques de l'heureuse issue de son entreprise. Isabelle y mourut en 1504.

Le trop fameux César Borgia, fait prisonnier par Gonzalve de Cordoue, fut envoyé en Espagne et enfermé pendant deux ans au château de la Mota ; étant parvenu à s'échapper,



avec l'aide du comte de Benavente, il chercha un refuge auprès de son beau-frère, Jean d'Albret, roi de Navarre. Bientôt après, ayant pris part à une expédition entreprise par les Navarrais, il alla mourir obscurément au siège de Viana, en 1507.

Medina est le point de jonction de la ligne de Zamora avec celle du Nord; le chemin de Salamanca, aujourd'hui en construction, s'y rattachera également, et par sa prolongation jusqu'à Béjar, établira une communication directe avec l'Estramadure.

Après Medina, le Zapardiel est traversé pour la seconde fois, les stations de

### **GOMEZ-NARRO ET ATAQUINÉS**

sont passées et le train franchit l'Adaja sur un beau viaduc en pierre pour arriver à

### **ARÉVALO**

une des plus anciennes villes de la Castille; elle conserve des traces nombreuses de son importance passée. Parmi ses églises, on remarque celle de Saint-Pierre, apôtre, ancien



temple de la déesse Minerve ; celle du Salvador, construite en 306 par ordre de Constantin le Grand, comme témoignage d'affection envers cette ville qui lui fut toujours fidèle, ainsi que l'indique une inscription en marbre blanc qu'on voit dans l'église. Le couvent de la Sainte-Trinité, construit en 1215, possède un magnifique portrait de Notre-Dame des Douleurs, qu'on croit avoir été fait à Antioche. En 1524, l'alcalde Rodrigo Ronquillo obtint, de Charles I<sup>er</sup> le palais royal qu'il transforma en couvent. On montre aussi, dans une rue étroite, une maison basse dont les encadrements des fenêtres sont encore chargés de fines et délicates sculptures. C'est là que vécut de longues années dona Isabelle, veuve de Jean II. Isabelle et Ferdinand Philippe II, Philippe III et Philippe IV y séjournèrent souvent.

Alphonse le Magnanime, père de la célèbre Blanche de Castille, y mourut le 6 octobre 1214. En 1353, Blanche de Bourbon, épouse de Pierre le Cruel, fut enfermée dans la forteresse d'Arevalo, et après avoir été traînée de



prison en prison pendant huit ans, elle finit par tomber sous le fer assassin d'un des agents du tyran.

Dans une vaste cour, entourée de murailles immenses et de tours crénelées en assez bon état de conservation, on a placé le cimetière ; au lieu de démolir, les habitants, plus intelligents, conservent leurs ruines et les utilisent. C'est à l'hermitage de Notre-Dame de la Chapelle que furent établis, dit-on, les Templiers.

La ville est située sur une hauteur et à une assez grande distance de la station ; elle est entourée de ravins au fond desquels coulent des ruisseaux qui, à l'époque de la fonte des neiges et à la saison des pluies, se transforment en torrents. Un rideau de peupliers fait un fort joli fond de tableau à cet ensemble de clochers, de créneaux, de tours effondrées, de murailles ébréchées, de maisons grises couvertes de tuiles rouges. Une petite villa, blanche comme la neige, avec son toit d'ardoises bien bleu et bien brillant, est coquettement assise au milieu de ces sévères constructions d'un autre âge.



Au sud, une ligne sombre, confuse, épaisse, se dessine, c'est le Guadarrama. Le train court toujours au milieu de la plaine vaste et nue ; enfin, quatorze kilomètres sont franchis et il aborde à

### SAN CHIDRIAN

qui pendant longtemps a été le point d'arrêt de la ligne ferrée; là, des diligences prenaient voyageurs, bagages et marchandises; en quelques heures, les hautes montagnes étaient franchies et on retrouvait le chemin de fer à Villalba. San-Chidrian est entouré de jardins bien cultivés, auxquels le Voltoya prodigue ses eaux.

Enfin, vous touchez aux croupes naissantes de la chaîne dans laquelle vous allez entrer; d'immenses blocs de grès se dressent de toutes parts, affectant tantôt des formes architecturales, tantôt superposés les uns aux autres, découpent sur le ciel des silhouettes fantastiques; ici c'est un oiseau gigantesque, le bec enfoncé sous son aile; là c'est un roi assis sur son trône et tenant son sceptre à la main. A



ces roches granitiques se mêlent des forêts de chênes verts qui descendent jusque dans les ravins ; de temps à autre, quelques jaunes peupliers et quelques bouquets d'un vert émeraude, mêlés au ton gris bleu de la pierre, augmentent encore la singularité de la perspective. Aux approches de

### MINGORRIA

on rencontre des chantiers de pierres débitées soit en dalles, soit en pavés, dont la plus grande partie se transporte à Madrid. Déjà la montagne s'élève à gauche, tandis qu'à droite la plaine se continue, les moissons s'achèvent, on rentre les dernières charretées de paille. Tout à coup un tableau féerique s'offre à vos yeux, vous croyez assister à quelque représentation du théâtre du Châtelet et qu'un coup de sifflet du machiniste va faire disparaître muraille, tours, créneaux et vieux clochetons. Rassurez-vous ! ce merveilleux est bel et bien du granit, qui a résisté aux intempéries de huit siècles.



## AVILA

est bâti sur un monticule dont le plan incliné va jusqu'à la rivière qui occupe le centre de la vallée; la muraille dont la ville est entourée fut terminée en 1099, elle figure un hexagone irrégulier d'environ 2,520 mètres de circonférence ; quatre-vingt-huit tours la flanquaient autrefois, neuf portes en fermaient l'entrée. Les architectes Casandro et Florian de Pituenga furent chargés de la construction de cette muraille, qui passe à bon droit pour une des plus belles que possédât l'Espagne au moyen-âge. La vieille cité a conservé tout le caractère de cette époque; ses rues étroites s'enchevêtrent les unes dans les autres, et sont pavées de cet abominable galet qui rend la marche si difficile; ses maisons, toutes bâties en granit gris foncé, ajoutent encore à l'ensemble triste et sombre de cette ville, qui n'a pour ainsi dire pas de commerce. Mais, pour le touriste, elle est pleine d'intérêt. Ses nombreux clochers, de tous les âges et de tous les styles, élancent vers le ciel leurs flèches den-



telées. Avila possédait autrefois, dans l'étroite enceinte de ses murs, dix-huit paroisses, sans compter les couvents ; parmi ces églises, celle de Saint-Pierre apôtre, située sur la place de l'Alcazar, mérite d'être visitée ; c'est un édifice du style bysantin ; la pierre est un calcaire jaspé d'un joli effet. Dans l'une des chapelles formant un des bras de la croix, se trouve un magnifique retable représentant la vie, la passion et la mort du Christ.

C'est sur le parvis de cette église qu'eut lieu le premier auto-da-fé ordonné par l'inquisition. En 1491, un juif de Quintanar, réuni à d'autres de ses coreligionnaires de Temblenque et de la Guardia, résolurent de se débarrasser du redoutable tribunal. Ils eurent recours à la sorcellerie. L'un d'eux assurait qu'un breuvage, dans la composition duquel devait entrer une hostie consacrée et le cœur d'un jeune enfant, était un sortilège infailible. Ils volèrent et tuèrent à Tolède un enfant de quatre ans ; l'hostie fut achetée à un sacristain de Zamora ; l'un d'eux, Benito de las Masuras, revenait portant dans un livre



son précieux achat; il s'arrêta à Avila, le hasard fit qu'un des hôtes de la posada où il était, ayant aperçu l'hostie, en informa aussitôt le tribunal de l'inquisition. Benito fut arrêté. Il avoua tout et nomma ses complices, qui furent comme lui condamnés au bûcher. L'hostie, religieusement enfermée dans un tabernacle, est exposée encore chaque année à l'adoration des fidèles.

C'est dans l'église de saint-Jean, place de la Constitution, que fut baptisée sainte Thérèse, et dans une petite chapelle voisine du maître-autel, se voit un cadre renfermant une lettre autographe de la célèbre ascète.

La cathédrale bâtie sur le point le plus élevé de la ville, est une belle construction gothique, moitié église, moitié forteresse. Elle fut édifiée en 1107, avec le produit des aumônes faites par les rois de Castille, de Léon, de Biscaye, d'Italie, et de France; le roi d'Aragon, au lieu d'argent, fournit cinquante prisonniers maures pour travailler à la construction de l'édifice. Les fenêtres, d'un goût délicat, sont ornées de figurines grotesques; on y re-



marque quelques beaux vitraux faits à Burgos vers la fin du quinzième siècle. Les peintures du maître-autel sont attribuées à Berugnete ; elles sont effectivement froides et sèches, mais finies comme presque toutes celles sorties des pinceaux de ce maître.

Parmi les couvents, celui bâti sur l'emplacement même de la maison où naquit sainte Thérèse, est le plus ancien. Il a l'aspect morne que présente généralement ces sortes de constructions. Trois portes donnent entrée dans un vestibule où se trouve une statue de la sainte et les armes de sa famille.

Dans la chapelle sont conservées ses reliques : c'est un doigt, sa crosse d'abbesse, une alpargata, espèce de chaussure de corde, et un rosaire.

Dans un jardinet voisin, on voit un amandier qu'on dit avoir été planté par elle. Mais c'est au couvent de l'Incarnation qu'elle prit le voile en 1536, et où elle passa vingt-sept années de sa vie dans la méditation, la prière et la contemplation ; c'est là qu'elle écrivit ces pages ardentes sur l'amour divin.



Avila joue un rôle important dans l'histoire de Castille. Souvent les cortès y furent convoqués; en 1420, Jean II y épousa Marie d'Aragon. C'est au milieu de la vaste plaine qui s'étend au nord de la ville, qu'eut lieu, en 1465, un événement sans précédent dans l'histoire. Les grands, mécontents de la faveur insigne dont jouissait à la cour Beltram de la Cueva, se réunirent à Avila; un vaste théâtre fut construit hors des murs de la ville; au centre on éleva un trône sur lequel fut placée la statue de Henri IV, avec la couronne royale sur la tête, le sceptre à la main et l'épée au côté. Un héraut monta sur la plate-forme, et lut à haute voix les diverses charges élevées contre l'administration du roi, déclarant en conséquence que, conformément à la justice et aux lois fondamentales du royaume, il avait été reconnu incapable de porter plus longtemps la couronne, et que les intérêts de l'État exigeaient sa déposition. Quand la lecture de l'acte d'accusation fut terminée, l'archevêque de Tolède, le marquis de Villena, le comte de Plasencia et le grand maître d'Alcantara qui



entouraient le trône, s'approchèrent de la statue, la dépouillèrent des insignes de la dignité royale et, l'arrachant de son siège, ils la précipitèrent à terre, la chargeant de malédictions et d'insultes; après quoi ils élevèrent sur leurs épaules le jeune Alphonse, frère du roi, aux cris de : *Castille, Castille, pour le roi Alphonse*. Henri punit les rebelles; quelques chroniqueurs mal informés assurent qu'il humilia l'orgueil de ses barons, en faisant placer devant la porte de leurs demeures des porcs de granit qu'on voit encore aujourd'hui. Il est de toute évidence que ces animaux ont une origine beaucoup plus ancienne et qu'ils doivent remonter à l'époque de la domination romaine, car, sur un grand nombre, on a retrouvé des inscriptions latines; quoi qu'il en soit, ces masses sculptées ne peuvent être considérées comme un symbole d'infamie, auquel n'aurait pas manqué de se soustraire cette fière noblesse castillane, qui, joignant l'audace au pouvoir, faisait et déposait les rois à son gré.

En quittant Avila, le regard reste long-



temps encore tourné vers la vieille ville qu'inondent de leur vive lumière les chauds rayons du soleil de juillet.

La voie entre de plus en plus dans la région du Guadarrama, s'élève sensiblement, traverse deux tunnels avant d'arriver à celui de Navalgrande qui a mille mètres d'étendue ; à sa sortie, un peu de verdure reparait en approchant de

### NAVALPERAL

Le village occupe le milieu du vallon. De nombreuses meules de paille annoncent que la récolte est faite ; les clochettes font entendre au loin leur son argentin, ce sont les troupeaux qui rentrent au bercail. Un viaduc se présente, suivi d'un quatrième tunnel, puis enfin celui de la Canada, qui a 943 mètres d'étendue ; percé sous le point culminant de la chaîne, il est à mille quatre cent dix-huit mètres d'altitude.

A droite, une immense forêt de pins, appartenant à la famille de *Medinacœli*, couvre comme d'un manteau de velours vert les épaules du géant de granit. Une fort jolie



villa est placée là, au beau milieu de ce désert; une fée a pu seule créer, d'un coup de sa baguette magique, ce bijou où tout ce que peut souhaiter le goût le plus délicat se trouve joint à un confort des plus britanniques. La forêt se poursuit longtemps encore, suivant les ondulations du terrain, tantôt montant de vague en vague jusqu'au sommet des monts, tantôt descendant jusqu'au fond des ravins. La station de

### **LAS NAVAS**

qui est entre deux tunnels, n'a d'autre importance que le curieux commerce qui se fait au passage des trains; les paysans y apportent, dans de petits pots de grès, d'excellent lait de brebis qu'ils vendent aux voyageurs; contenant et contenu se paient de deux à quatre réaux. Plusieurs tunnels présentent encore leurs larges voûtes avant d'arriver à l'immense remblai de 45 mètres qui conduit à la station de

### **ROBLEDO**

située au pied du village de ce nom. Cette lo-



calité expédie à Madrid une quantité considérable de charbon de bois et de fagots, seuls produits de ces régions hyperboréennes.

Enfin, le tunnel de Portachuelo, qui conduit à l'Escorial, est franchi. On est heureux de sortir de ces souterrains qui semblent peser sur vous de tout le poids de leurs énormes roches ; on a besoin de respirer à l'aise ; ce déluge de pierres étourdit... On devient fou. Quel travail de Titans, dans l'étendue des soixante-dix kilomètres qui séparent Avila de l'Escorial!... D'immenses remblais comblent des gorges profondes ; de hardis viaducs sont jetés sur les rivières et les vallées ; de hautes montagnes, percées de part en part, convertissent en poudre impalpable ces rocs de marbre et de granit.

Au loin, les masses confuses d'un édifice se dessinent à gauche, bientôt elles se montrent plus nettes et le palais de

## **EL ESCORIAL**

avec son dôme à colonnettes et ses tours or-



nées de boules, comme une mosquée, apparaît dans toute son immensité. L'Escorial est tout à la fois un temple, un palais, un monastère et un sépulcre. Rien ne pouvait mieux convenir au sombre Philippe II que ces hautes murailles, percées de fenêtres étroites aux lignes austères, dont pas une moulure ne vient troubler la morne gravité.

En 1557, Philippe II, assiégeant Saint-Quentin, fit canonner une église dédiée à Saint-Laurent, lui promettant en échange un temple magnifique, et il tint parole. L'ensemble de l'édifice figure donc un gril renversé, pour rappeler l'instrument de supplice de ce saint ; l'encadrement est formé d'une longue suite de corps de logis reliés entre eux par d'autres bâtiments transversaux ; l'église est bâtie dans le manche ainsi que le palais, les pieds sont figurés par les quatre tours carrées. Au fond d'une vaste cour dallée s'élève le portique principal de l'église ; il se compose d'une colonnade ; au-dessus sont des statues colossales de prophètes. Le style du temple est âpre et rigide, la seule ligne droite a été em-



ployée. Quatre énormes pilastres de granit soutiennent la voûte de l'édifice que couronne une lourde coupole. Les fresques, dont au temps de Charles II on eut la malheureuse idée de couvrir la voûte, sont des sujets tirés pour la plupart de l'Ancien-Testament. Dix-neuf marches de marbre sanguin donnent accès au maître-autel, dont le retable doré et sculpté est superbe ; ce retable est divisé en quatre parties : la première est d'ordre dorique, la seconde d'ordre ionique, les deux autres appartiennent, l'une au corinthien, l'autre au composite ; il ne compte pas moins de trente mètres d'élévation. Quinze statues et de fort belles peintures de Zurbaran et de Peregrini Tibaldi en complètent l'ornementation.

A la hauteur de la douzième marche du grand escalier qui conduit à l'autel, sont à droite et à gauche dans une sorte de tribune des groupes de statues, de bronze doré, d'une admirable exécution et d'un fort bel effet. C'est, d'un côté, Charles V, de l'autre Philippe II; les deux souverains sont agenouillés



et entourés de leurs proches. Sous la tribune de droite, s'ouvrent une porte et une fenêtre. C'est de cette fenêtre que Philippe II, cloué par la goutte sur son lit de douleur, assistait à l'office divin. La porte est celle de l'étroite cellule où passa trois années de sa vie, et où mourut cet inflexible maître qui, durant quarante ans, gouverna les deux mondes; dans un cabinet voisin de cette glaciale demeure, sont conservés le bureau du roi, son fauteuil et les plians sur lesquels il posait sa jambe malade, durant ses longs jours de souffrance. Une simple grille sépare ce cabinet d'une grande salle nue et triste; c'est à cette grille que se présentaient les ambassadeurs chargés de venir négocier les intérêts de leurs maîtres et de leur patrie; là, l'homme se révèle tout entier..... On est abîmé de tristes pensées, quand on sort de ce réduit obscur que n'échauffa jamais un rayon de soleil.

La sacristie renferme des tableaux sur bois d'une rare beauté, quelques bonnes toiles de Veronèse, de Zurbaran, de Ribera et du Tintoret. Le grand cadre du fond représentant



Charles II, à genoux, adorant la *Santa forma*, a un mérite de perspective, de coloris et de vérité remarquable, chaque tête est un portrait; c'est l'œuvre capitale de Claudio Cœllo, le dernier des bons peintres espagnols.

En sortant de la sacristie, le cicérone conduit les visiteurs au Panthéon des rois. On y descend par un magnifique escalier de marbre, avec une voûte de marbre, et des murailles de marbre; une belle grille de bronze doré ferme l'entrée du caveau, qui est une chapelle octogone, placée sous le maître-autel de l'église; chaque pan de la muraille est divisé en quatre parties, renfermant l'urne royale, sorte de cippe de marbre de sept pieds de long sur trois de haut; à droite de l'autel reposent les rois, à gauche sont les tombeaux des reines. Tout n'est que jaspe, marbre, porphyre et bronze dans ce lieu sinistre, où une humidité glaciale vous saisit jusqu'à la moëlle des os, dès que vous y entrez. Vu à la lueur tremblottante d'une torche, ce luxe inoui remplit de crainte, on tremble de voir sortir de leurs tombes ces ombres aux longs manteaux de roi.



Après l'Église et le Panthéon, la bibliothèque est la seule chose qui mérite de fixer l'attention du visiteur ; c'est une fort belle salle parfaitement éclairée. Ses fresques, remarquables aussi bien pour leurs tons que pour la richesse de leur exécution, représentent allégoriquement les sciences et les arts ; elles sont dues aux pinceaux de Carducci et de Peregrini. Quatre beaux portraits en pied ornent la bibliothèque ; en entrant, à droite, est celui de Charles-Quint, copie du Titien par Pantoja de la Crux, de l'autre côté, Philippe II et Philippe III également de Pantoja ; enfin, celui de Charles II peint par Juan Carreno Miranda.

Trente-cinq mille volumes environ sont réunis dans cette salle ; ce sont pour la plupart des ouvrages de théologie : S. Thomas d'Aquin, les Pères de l'Église, les Conciles, etc., etc. Ce qu'il y a surtout de remarquable et de précieux, ce sont les deux mille manuscrits arabes que renferme cette bibliothèque, dans laquelle on peut suivre, pour ainsi dire pas à pas, les progrès de la peinture depuis



ses premiers essais au dixième siècle, jusqu'à la fin du seizième, en jetant un regard sur une trentaine de bréviaires manuscrits, sur vélin, dont les marges sont merveilleusement historiées ; ces livres ont presque tous appartenus à des souverains. Le reste de l'édifice est sans intérêt réel. Une petite, très-petite partie est occupée par le collège des séminaristes. Une autre partie, meublée avec le mauvais goût de l'empire, est destinée à recevoir la famille royale qui se garde bien d'aller chercher sous ces sombres voûtes la tristesse et l'ennui. Car, nulle part ailleurs on ne rencontrera un ensemble architectural plus superbe et plus morose à la fois.

C'est avec un allègement incroyable que vous descendez la pente rapide qui conduit du monastère à la station. Il semble que vous avez retrouvé la vie, le mouvement, la liberté d'action ; tout vous sourit, et vous vous sentez avec joie entraîné loin de ce lugubre lieu, dont vous conservez cependant un profond souvenir.

A la station même de l'Escorial, on élève



une monumentale raffinerie de sucre fondée par une société havanaise.

### **VILLALBA**

qui pendant longtemps a été le point de jonction de la grande ligne de Madrid, ne conserve plus aujourd'hui que les diligences de Ségovie. Il est pourtant une saison de l'année durant laquelle la petite station reprend son mouvement. C'est quand la Cour est à la Granja ; tout passe par Villalba ; plus loin,

### **TORRELODONES**

présente son souterrain, de 250 mètres, creusé dans un magnifique banc de granit bleu ; le train passe le ruisseau-torrent appelé Guadarrama, le dernier pli de la Sierra est franchi. Quelques remblais considérables dans les vallons de

### **LAS ROZAS**

permettent de voir dans toute sa nudité la campagne qui entoure Madrid, et pourtant ces champs de galets sont labourés et ense-



mencés... Véritable travail de Sisyphe, car le rocher sans cesse descendra des monts dans la plaine.

### POZUELOS

est un village bâti au milieu d'un désert sablonneux; cependant quelques villas s'élèvent çà et là, sans ombrage, tout entières à la discrétion d'un soleil torride ou des ouragans, qui, souffiant du Guadarrama, balayent la plaine et l'inondent de tourbillons de poussière. Une courbe considérable vous fait arriver à Madrid; bientôt la locomotive vous entraîne au milieu d'un parc magnifique, c'est la *Moncloa*. Le Manzanares, pauvre cours d'eau, à sec une partie de l'année, est franchi; d'un côté s'étend le *Pardo*, propriété royale, de l'autre la *Florida* et la *Casa del Campo*; devant vous est la colline del *Principe Pio* et le *Palacio Réal*, fièrement assis sur son rocher de granit. Vous êtes au pied de la ville royale,

### MADRID

A la sortie de la gare, des omnibus et des voitures de place vous conduiront par la



porte Saint-Vincent dans les opulents quartiers de la Puerta del Sol, de la Calle Mayor, de la Carrera, San-Géronimo et de la superbe calle d'Alcala. Madrid ne saurait être comparée à aucune autre capitale. C'est *la Corte* proprement dite. Ville de luxe et de plaisir, elle semble toute peuplée de rentiers ; d'ailleurs, peu de commerce, point d'industrie, point de fabriques, point de gens pressés et affairés comme dans les grands centres marchands. Chacun va paisiblement à ses affaires ou à la promenade, tous les visages sont épanouis. Madrid a une physionomie heureuse qui lui est particulière ; s'il y a de la misère, elle se cache, car la vue n'y est jamais attristée par l'étalage de ces haillons à travers lesquels se montre un corps amaigri par la faim, spectacle si fréquent dans nos grandes villes du Nord.

De la couleur locale, le touriste en trouvera partout : dans la mantille qui fait la femme si jolie, dans l'éventail que sa petite main agite sans cesse avec une grâce inimitable, dans l'air superbe et indépendant des gens du peu-



ple, dans l'allure grave et posée des citadins. Veut-il des émotions terribles et qui, malgré lui, le captiveront ? Qu'il assiste à une course de taureaux. — Veut-il des plaisirs pour l'esprit ? Au théâtre, il entendra interpréter dans leur admirable langue les maîtres de nos maîtres : Calderon et Lope de Vega.

Madrid n'a ni une cathédrale comme Burgos ou Tolède, ni des monuments historiques, comme Grenade ou Cordoue, ni les magnifiques heurtas de Valence ou de Murcie, et cependant Madrid offre aux voyageurs une ample moisson de souvenirs : le savant trouvera dans la Bibliothèque de précieux manuscrits, le numismate une collection de monnaies et de médailles qui, sous plus de cent mille modules, racontent l'histoire des différents peuples qui ont successivement occupé l'Espagne. Le naturaliste, l'antiquaire ne seront pas moins heureusement partagés. Mais la grande richesse de Madrid, le plus beau fleuron de sa couronne est, sans contredit, son musée de peinture : *le plus riche du monde*. L'Italie ne sera plus, désormais, le but unique, la Jérusa-



lem désirée des jeunes artistes; les communications faciles créées par le chemin du Nord leur ouvrent les portes de ces magnifiques galeries, où les grands maîtres de toutes les écoles sont représentés par des chefs-d'œuvre.

Grâce au chemin du Nord et à celui d'Alicante, qui vient d'ouvrir une section sur Carthagène, l'Espagne devient la route naturelle de l'Algérie; une traversée de six heures suffira pour transporter les voyageurs du port espagnol à Oran. Un service de vapeurs s'organise à cet effet. Lisbonne sera aussi prochainement reliée à Madrid par un chemin de fer passant à Badajoz.

Le réseau d'acier dont Madrid est le centre et qui rayonne dans toutes les directions, ne tardera pas à couvrir l'Espagne; alors, sans doute, les touristes abandonnant, pour quelque temps au moins, la Suisse et ses glaciers, le Vésuve et les ruines qu'il a faites, iront chercher sous un ciel non moins pur un climat aussi embaumé; la vue des merveilles de l'Alhambra, du Généralife, de la Giralda, etc.,



ne sera plus le partage exclusif des peintres et des poètes, chacun pourra puiser à ces sources fécondes. C'est aujourd'hui que se justifie la parole du Grand Roi : « *Il n'y a plus de Pyrénées.* »









# TABLE

	Pages
Essai Historique. . . . .	5
Avant-propos. . . . .	65
Irun. . . . .	66
Renteria. . . . .	71
Passage. . . . .	72
Saint-Sébastien. . . . .	73
Andoain. . . . .	77
Tolosa. . . . .	78
Beasain. . . . .	80
Zumarraga. . . . .	81
Oazurza. . . . .	86
Alsasua. . . . .	87
Olazagutia . . . . .	88
Araya. . . . .	»
Salvatierra. . . . .	»
Vitoria. . . . .	89
Nanclarès . . . . .	95
Manzanos . . . . .	96
Miranda-de-Ebro. . . . .	97
Pancorbo. . . . .	99
Bribiesca. . . . .	100
Monasterio. . . . .	101
Quintanapalla. . . . .	102
Burgos . . . . .	108



Quintanilleja . . . . .	119
Pampliéga. . . . .	»
Estepar. . . . .	»
Villaquiran. . . . .	»
Torquemada . . . . .	120
Magaz . . . . .	125
Venta-de-Baños . . . . .	126
Dueñas. . . . .	128
Cabezón. . . . .	129
Valladolid . . . . .	132
Valdestillas. . . . .	149
Pozaldez. . . . .	: »
Medina-del-Campo . . . . .	150
Gomez-Narro . . . . .	152
Ataquines . . . . .	»
Arevalo . . . . .	»
San Chidrian. . . . .	155
Mingorria . . . . .	156
Avila. . . . .	157
Navalperal. . . . .	163
Las Navas. . . . .	164
Robledo. . . . .	»
El Escorial. . . . .	165
Villalba. . . . .	172
Torrelodones . . . . .	»
Las Rozas. . . . .	»
Pozuelos. . . . .	173
Madrid. . . . .	»















